

Récit, attachement et psychanalyse

Pour une clinique de la narrativité

Récit, attachement et psychanalyse

Pour une clinique de la narrativité

Récit, attachement et psychanalyse

Pour une clinique de la narrativité

Récit, attachement et psychanalyse

Pour une clinique de la narrativité



Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, mal-traités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

La vie de l'enfant s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'esotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux exploreurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

Membres du comité éditorial :

Dominique Blin, Nathalie Boige,
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,
Anne Frichet, Bernard Golse,
Sylvie Gosme-Séguret
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

PARMI LES TITRES DÉJÀ PARUS

Gilbert Levet
Enfant hyperactif : enfant trahi

Marceline Gabel
et Martine Lamour
*Enfants en danger,
professionnels en souffrance*

Régine Scelles
Liens fraternels et handicap

Bernard Golse
*Les destins du développement
chez l'enfant*

Sébastien Dupont
Seul parmi les autres

Marie-José Soubieux
*Le berceau vide
Deuil périnatal et travail du psychanalyste*

Anne-Marie Latour
*La pataugeoire : contenir et transformer
les processus autistiques*

Michèle Grosclaude
*L'enfant réanimé
Clinique de la rupture et du lien*

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com



Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

La vie de l'enfant s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'esotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux exploreurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

Membres du comité éditorial :

Dominique Blin, Nathalie Boige,
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,
Anne Frichet, Bernard Golse,
Sylvie Gosme-Séguret
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

PARMI LES TITRES DÉJÀ PARUS

Gilbert Levet
Enfant hyperactif : enfant trahi

Marceline Gabel
et Martine Lamour
*Enfants en danger,
professionnels en souffrance*

Régine Scelles
Liens fraternels et handicap

Bernard Golse
*Les destins du développement
chez l'enfant*

Sébastien Dupont
Seul parmi les autres

Marie-José Soubieux
*Le berceau vide
Deuil périnatal et travail du psychanalyste*

Anne-Marie Latour
*La pataugeoire : contenir et transformer
les processus autistiques*

Michèle Grosclaude
*L'enfant réanimé
Clinique de la rupture et du lien*

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com



Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, mal-traités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

La vie de l'enfant s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'esotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux exploreurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

Membres du comité éditorial :

Dominique Blin, Nathalie Boige,
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,
Anne Frichet, Bernard Golse,
Sylvie Gosme-Séguret
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

PARMI LES TITRES DÉJÀ PARUS

Gilbert Levet
Enfant hyperactif : enfant trahi

Marceline Gabel
et Martine Lamour
*Enfants en danger,
professionnels en souffrance*

Régine Scelles
Liens fraternels et handicap

Bernard Golse
*Les destins du développement
chez l'enfant*

Sébastien Dupont
Seul parmi les autres

Marie-José Soubieux
*Le berceau vide
Deuil périnatal et travail du psychanalyste*

Anne-Marie Latour
*La pataugeoire : contenir et transformer
les processus autistiques*

Michèle Grosclaude
*L'enfant réanimé
Clinique de la rupture et du lien*

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com



Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, mal-traités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

La vie de l'enfant s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'esotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux exploreurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

Membres du comité éditorial :

Dominique Blin, Nathalie Boige,
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,
Anne Frichet, Bernard Golse,
Sylvie Gosme-Séguret
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

PARMI LES TITRES DÉJÀ PARUS

Gilbert Levet
Enfant hyperactif : enfant trahi

Marceline Gabel
et Martine Lamour
*Enfants en danger,
professionnels en souffrance*

Régine Scelles
Liens fraternels et handicap

Bernard Golse
*Les destins du développement
chez l'enfant*

Sébastien Dupont
Seul parmi les autres

Marie-José Soubieux
*Le berceau vide
Deuil périnatal et travail du psychanalyste*

Anne-Marie Latour
*La pataugeoire : contenir et transformer
les processus autistiques*

Michèle Grosclaude
*L'enfant réanimé
Clinique de la rupture et du lien*

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

Sous la direction de
Bernard Golse et Sylvain Missonnier

Récit, attachement
et psychanalyse
Pour une clinique de la narrativité

« La vie de l'enfant »

érés

Extrait de la publication

Sous la direction de
Bernard Golse et Sylvain Missonnier

Récit, attachement
et psychanalyse
Pour une clinique de la narrativité

« La vie de l'enfant »

érés

Extrait de la publication

Sous la direction de
Bernard Golse et Sylvain Missonnier

Récit, attachement
et psychanalyse
Pour une clinique de la narrativité

« La vie de l'enfant »

éerès

Extrait de la publication

Sous la direction de
Bernard Golse et Sylvain Missonnier

Récit, attachement
et psychanalyse
Pour une clinique de la narrativité

« La vie de l'enfant »

éerès

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2918-8
Première édition © Éditions érès 2005
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2918-8
Première édition © Éditions érès 2005
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2918-8
Première édition © Éditions érès 2005
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2918-8
Première édition © Éditions érès 2005
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos <i>Bernard Golse</i>	7
--	---

GENÈSE ET CADRE

Narrativité, conscience de soi et accès à la culture chez l'enfant <i>Laurent Danon-Boileau</i>	21
L'enveloppe prénarrative Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé <i>Daniel Stern</i>	29
Paul Ricœur, Daniel Stern et <i>Rosemary's baby</i> : de « l'identité narrative » à « l'enveloppe prénarrative » <i>Sylvain Missonnier</i>	47
Dire, ne pas dire, dire autrement <i>Roger Perron</i>	67
Compétence autoréflexive et désorganisation de la narration <i>Blaise Pierrehumbert, Raphaële Miljkovitch, Ayala Borghini</i>	87

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos <i>Bernard Golse</i>	7
--	---

GENÈSE ET CADRE

Narrativité, conscience de soi et accès à la culture chez l'enfant <i>Laurent Danon-Boileau</i>	21
L'enveloppe prénarrative Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé <i>Daniel Stern</i>	29
Paul Ricœur, Daniel Stern et <i>Rosemary's baby</i> : de « l'identité narrative » à « l'enveloppe prénarrative » <i>Sylvain Missonnier</i>	47
Dire, ne pas dire, dire autrement <i>Roger Perron</i>	67
Compétence autoréflexive et désorganisation de la narration <i>Blaise Pierrehumbert, Raphaële Miljkovitch, Ayala Borghini</i>	87

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos <i>Bernard Golse</i>	7
--	---

GENÈSE ET CADRE

Narrativité, conscience de soi et accès à la culture chez l'enfant <i>Laurent Danon-Boileau</i>	21
L'enveloppe prénarrative Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé <i>Daniel Stern</i>	29
Paul Ricœur, Daniel Stern et <i>Rosemary's baby</i> : de « l'identité narrative » à « l'enveloppe prénarrative » <i>Sylvain Missonnier</i>	47
Dire, ne pas dire, dire autrement <i>Roger Perron</i>	67
Compétence autoréflexive et désorganisation de la narration <i>Blaise Pierrehumbert, Raphaële Miljkovitch, Ayala Borghini</i>	87

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos <i>Bernard Golse</i>	7
--	---

GENÈSE ET CADRE

Narrativité, conscience de soi et accès à la culture chez l'enfant <i>Laurent Danon-Boileau</i>	21
L'enveloppe prénarrative Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé <i>Daniel Stern</i>	29
Paul Ricœur, Daniel Stern et <i>Rosemary's baby</i> : de « l'identité narrative » à « l'enveloppe prénarrative » <i>Sylvain Missonnier</i>	47
Dire, ne pas dire, dire autrement <i>Roger Perron</i>	67
Compétence autoréflexive et désorganisation de la narration <i>Blaise Pierrehumbert, Raphaële Miljkovitch, Ayala Borghini</i>	87

Narrativité et souffrances primitives : « S'inscrire, décrire et raconter » La question des différents récits dans l'observation du nourrisson selon la méthode d'Esther Bick <i>Denis Mellier</i>	103
Le récit comme une berceuse. Profondeur et temporalité psychiques <i>Alberto Konicheckis</i>	121
Quelques réflexions d'un psychanalyste à propos du « narratif » <i>Jacques Angelergues</i>	135

CLINIQUE

Abandon et filiation : plaidoyer pour une clinique narrative en maternité Grossesses secrètes, fœtus clandestins : des narrations singulières <i>Sophie Marinopoulos</i>	145
De l'entrave corporelle à l'urgence de la mise en récit <i>Christelle Bénony</i>	153
Il était une fois... un ouragan psychique <i>Dominique Charlier-Mikolajczak, Arlette Seghers</i>	161
Récit de naissance dans une psychanalyse d'enfant <i>Drina Candilis-Huisman</i>	177
Histoire(s), institutions et soins <i>Pierre Delion</i>	185
La chute, but de toute narration <i>Michel Soulé</i>	197
Bibliographie	203

Narrativité et souffrances primitives : « S'inscrire, décrire et raconter » La question des différents récits dans l'observation du nourrisson selon la méthode d'Esther Bick <i>Denis Mellier</i>	103
Le récit comme une berceuse. Profondeur et temporalité psychiques <i>Alberto Konicheckis</i>	121
Quelques réflexions d'un psychanalyste à propos du « narratif » <i>Jacques Angelergues</i>	135

CLINIQUE

Abandon et filiation : plaidoyer pour une clinique narrative en maternité Grossesses secrètes, fœtus clandestins : des narrations singulières <i>Sophie Marinopoulos</i>	145
De l'entrave corporelle à l'urgence de la mise en récit <i>Christelle Bénony</i>	153
Il était une fois... un ouragan psychique <i>Dominique Charlier-Mikolajczak, Arlette Seghers</i>	161
Récit de naissance dans une psychanalyse d'enfant <i>Drina Candilis-Huisman</i>	177
Histoire(s), institutions et soins <i>Pierre Delion</i>	185
La chute, but de toute narration <i>Michel Soulé</i>	197
Bibliographie	203

Narrativité et souffrances primitives : « S'inscrire, décrire et raconter » La question des différents récits dans l'observation du nourrisson selon la méthode d'Esther Bick <i>Denis Mellier</i>	103
Le récit comme une berceuse. Profondeur et temporalité psychiques <i>Alberto Konicheckis</i>	121
Quelques réflexions d'un psychanalyste à propos du « narratif » <i>Jacques Angelergues</i>	135

CLINIQUE

Abandon et filiation : plaidoyer pour une clinique narrative en maternité Grossesses secrètes, fœtus clandestins : des narrations singulières <i>Sophie Marinopoulos</i>	145
De l'entrave corporelle à l'urgence de la mise en récit <i>Christelle Bénony</i>	153
Il était une fois... un ouragan psychique <i>Dominique Charlier-Mikolajczak, Arlette Seghers</i>	161
Récit de naissance dans une psychanalyse d'enfant <i>Drina Candilis-Huisman</i>	177
Histoire(s), institutions et soins <i>Pierre Delion</i>	185
La chute, but de toute narration <i>Michel Soulé</i>	197
Bibliographie	203

Narrativité et souffrances primitives : « S'inscrire, décrire et raconter » La question des différents récits dans l'observation du nourrisson selon la méthode d'Esther Bick <i>Denis Mellier</i>	103
Le récit comme une berceuse. Profondeur et temporalité psychiques <i>Alberto Konicheckis</i>	121
Quelques réflexions d'un psychanalyste à propos du « narratif » <i>Jacques Angelergues</i>	135

CLINIQUE

Abandon et filiation : plaidoyer pour une clinique narrative en maternité Grossesses secrètes, fœtus clandestins : des narrations singulières <i>Sophie Marinopoulos</i>	145
De l'entrave corporelle à l'urgence de la mise en récit <i>Christelle Bénony</i>	153
Il était une fois... un ouragan psychique <i>Dominique Charlier-Mikolajczak, Arlette Seghers</i>	161
Récit de naissance dans une psychanalyse d'enfant <i>Drina Candilis-Huisman</i>	177
Histoire(s), institutions et soins <i>Pierre Delion</i>	185
La chute, but de toute narration <i>Michel Soulé</i>	197
Bibliographie	203

Bernard Golse
AVANT-PROPOS

« Il appartient à la structure du langage
d'être son propre tiers.
L'écrivain comme le penseur savent qui est en eux
le vrai narrateur : la formulation.
Voilà ce que je fais : le travail du langage pesant,
pensant, penchant, dépensant lui-même. »
(Pascal Quignard, *Les ombres errantes*, 2002)

Ce livre rassemble un certain nombre des interventions qui ont eu lieu à l'hôpital Necker-Enfants malades en mars et en octobre 2002, au cours des deux journées de travail que le groupe WAIMH-Francophone¹ a consacrées à la question de la narrativité.

Ces deux journées avaient été organisées par Sylvain Missonnier et moi-même, et je saisis ici l'occasion de remercier très sincèrement Sylvain Missonnier de sa participation active au groupe WAIMH-Francophone et de tout ce qu'il nous apporte par la vivacité, la subtilité et l'inventivité de sa pensée.

Bernard Golse, pédopsychiatre-psychanalyste, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker-Enfants malades, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université René-Descartes (Paris V), président du groupe WAIMH-Francophone.

1. Waimh : World Association of Infant Mental Health.
www.psynem.necker.fr/WaimhFrancophone

Bernard Golse
AVANT-PROPOS

« Il appartient à la structure du langage
d'être son propre tiers.
L'écrivain comme le penseur savent qui est en eux
le vrai narrateur : la formulation.
Voilà ce que je fais : le travail du langage pesant,
pensant, penchant, dépensant lui-même. »
(Pascal Quignard, *Les ombres errantes*, 2002)

Ce livre rassemble un certain nombre des interventions qui ont eu lieu à l'hôpital Necker-Enfants malades en mars et en octobre 2002, au cours des deux journées de travail que le groupe WAIMH-Francophone¹ a consacrées à la question de la narrativité.

Ces deux journées avaient été organisées par Sylvain Missonnier et moi-même, et je saisis ici l'occasion de remercier très sincèrement Sylvain Missonnier de sa participation active au groupe WAIMH-Francophone et de tout ce qu'il nous apporte par la vivacité, la subtilité et l'inventivité de sa pensée.

Bernard Golse, pédopsychiatre-psychanalyste, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker-Enfants malades, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université René-Descartes (Paris V), président du groupe WAIMH-Francophone.

1. Waimh : World Association of Infant Mental Health.
www.psynem.necker.fr/WaimhFrancophone

Bernard Golse
AVANT-PROPOS

« Il appartient à la structure du langage
d'être son propre tiers.
L'écrivain comme le penseur savent qui est en eux
le vrai narrateur : la formulation.
Voilà ce que je fais : le travail du langage pesant,
pensant, penchant, dépensant lui-même. »
(Pascal Quignard, *Les ombres errantes*, 2002)

Ce livre rassemble un certain nombre des interventions qui ont eu lieu à l'hôpital Necker-Enfants malades en mars et en octobre 2002, au cours des deux journées de travail que le groupe WAIMH-Francophone¹ a consacrées à la question de la narrativité.

Ces deux journées avaient été organisées par Sylvain Missonnier et moi-même, et je saisis ici l'occasion de remercier très sincèrement Sylvain Missonnier de sa participation active au groupe WAIMH-Francophone et de tout ce qu'il nous apporte par la vivacité, la subtilité et l'inventivité de sa pensée.

Bernard Golse, pédopsychiatre-psychanalyste, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker-Enfants malades, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université René-Descartes (Paris V), président du groupe WAIMH-Francophone.

1. Waimh : World Association of Infant Mental Health.
www.psynem.necker.fr/WaimhFrancophone

Bernard Golse
AVANT-PROPOS

« Il appartient à la structure du langage
d'être son propre tiers.
L'écrivain comme le penseur savent qui est en eux
le vrai narrateur : la formulation.
Voilà ce que je fais : le travail du langage pesant,
pensant, penchant, dépensant lui-même. »
(Pascal Quignard, *Les ombres errantes*, 2002)

Ce livre rassemble un certain nombre des interventions qui ont eu lieu à l'hôpital Necker-Enfants malades en mars et en octobre 2002, au cours des deux journées de travail que le groupe WAIMH-Francophone¹ a consacrées à la question de la narrativité.

Ces deux journées avaient été organisées par Sylvain Missonnier et moi-même, et je saisis ici l'occasion de remercier très sincèrement Sylvain Missonnier de sa participation active au groupe WAIMH-Francophone et de tout ce qu'il nous apporte par la vivacité, la subtilité et l'inventivité de sa pensée.

Bernard Golse, pédopsychiatre-psychanalyste, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker-Enfants malades, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université René-Descartes (Paris V), président du groupe WAIMH-Francophone.

1. Waimh : World Association of Infant Mental Health.
www.psynem.necker.fr/WaimhFrancophone

Dans le champ de la psychiatrie de l'enfant et du bébé, ce sont évidemment les liens entre la narrativité et la théorie de l'attachement qui retiennent aujourd'hui toute notre attention, mais il importe de souligner que le concept de narrativité se situe en réalité à la convergence d'horizons épistémologiques divers et fort variés.

J'évoquerai ainsi brièvement les racines philosophiques, historiques, linguistiques et psychanalytiques de ce concept qui apparaît donc, à l'heure actuelle, plus polysémique que véritablement transdisciplinaire.

Remarquons en tout cas que c'est sans doute la narrativité qui peut contribuer à faire reconnaître à la psychopathologie, voire à la psychanalyse, une authentique dimension de scientificité, puisqu'elle nous invite à les penser en référence aux sciences narratives (l'histoire) et non pas aux sciences fondamentales, dites pures et dures (on se demande d'ailleurs pourquoi les sciences humaines seraient, comme par essence, impures, molles et moins fondatrices que celles-ci !), la comparaison avec les sciences expérimentales s'avérant délicate, voire fallacieuse.

Je tenterai enfin de montrer en quoi le système des interactions précoces qui s'instaure entre les adultes et le bébé peut être considéré comme un espace de récit.

ORIGINES DU CONCEPT DE NARRATIVITÉ

Il s'agira ici d'un survol relativement cursif, visant à resituer le concept de narrativité au sein du mouvement des idées et de l'histoire des connaissances. Différentes racines épistémologiques peuvent en être décrites.

Les racines philosophiques

On pense naturellement à Paul Ricœur, dont l'œuvre est évoquée plus loin dans cet ouvrage. Selon lui, la question philosophique posée par le travail de composition est celle des rapports entre le temps du récit et celui de la vie et de l'action affective.

Plusieurs approches sont ainsi convoquées par Paul Ricœur dans son travail sur « Temps et récit » : la phénoménologie du temps, l'historiographie et la théorie littéraire du récit (historique ou de fiction).

Paul Ricœur propose finalement que l'identité de l'être humain est fondamentalement une « identité narrative ».

Dans le champ de la psychiatrie de l'enfant et du bébé, ce sont évidemment les liens entre la narrativité et la théorie de l'attachement qui retiennent aujourd'hui toute notre attention, mais il importe de souligner que le concept de narrativité se situe en réalité à la convergence d'horizons épistémologiques divers et fort variés.

J'évoquerai ainsi brièvement les racines philosophiques, historiques, linguistiques et psychanalytiques de ce concept qui apparaît donc, à l'heure actuelle, plus polysémique que véritablement transdisciplinaire.

Remarquons en tout cas que c'est sans doute la narrativité qui peut contribuer à faire reconnaître à la psychopathologie, voire à la psychanalyse, une authentique dimension de scientificité, puisqu'elle nous invite à les penser en référence aux sciences narratives (l'histoire) et non pas aux sciences fondamentales, dites pures et dures (on se demande d'ailleurs pourquoi les sciences humaines seraient, comme par essence, impures, molles et moins fondatrices que celles-ci !), la comparaison avec les sciences expérimentales s'avérant délicate, voire fallacieuse.

Je tenterai enfin de montrer en quoi le système des interactions précoces qui s'instaure entre les adultes et le bébé peut être considéré comme un espace de récit.

ORIGINES DU CONCEPT DE NARRATIVITÉ

Il s'agira ici d'un survol relativement cursif, visant à resituer le concept de narrativité au sein du mouvement des idées et de l'histoire des connaissances. Différentes racines épistémologiques peuvent en être décrites.

Les racines philosophiques

On pense naturellement à Paul Ricœur, dont l'œuvre est évoquée plus loin dans cet ouvrage. Selon lui, la question philosophique posée par le travail de composition est celle des rapports entre le temps du récit et celui de la vie et de l'action affective.

Plusieurs approches sont ainsi convoquées par Paul Ricœur dans son travail sur « Temps et récit » : la phénoménologie du temps, l'historiographie et la théorie littéraire du récit (historique ou de fiction).

Paul Ricœur propose finalement que l'identité de l'être humain est fondamentalement une « identité narrative ».

Dans le champ de la psychiatrie de l'enfant et du bébé, ce sont évidemment les liens entre la narrativité et la théorie de l'attachement qui retiennent aujourd'hui toute notre attention, mais il importe de souligner que le concept de narrativité se situe en réalité à la convergence d'horizons épistémologiques divers et fort variés.

J'évoquerai ainsi brièvement les racines philosophiques, historiques, linguistiques et psychanalytiques de ce concept qui apparaît donc, à l'heure actuelle, plus polysémique que véritablement transdisciplinaire.

Remarquons en tout cas que c'est sans doute la narrativité qui peut contribuer à faire reconnaître à la psychopathologie, voire à la psychanalyse, une authentique dimension de scientificité, puisqu'elle nous invite à les penser en référence aux sciences narratives (l'histoire) et non pas aux sciences fondamentales, dites pures et dures (on se demande d'ailleurs pourquoi les sciences humaines seraient, comme par essence, impures, molles et moins fondatrices que celles-ci !), la comparaison avec les sciences expérimentales s'avérant délicate, voire fallacieuse.

Je tenterai enfin de montrer en quoi le système des interactions précoces qui s'instaure entre les adultes et le bébé peut être considéré comme un espace de récit.

ORIGINES DU CONCEPT DE NARRATIVITÉ

Il s'agira ici d'un survol relativement cursif, visant à resituer le concept de narrativité au sein du mouvement des idées et de l'histoire des connaissances. Différentes racines épistémologiques peuvent en être décrites.

Les racines philosophiques

On pense naturellement à Paul Ricœur, dont l'œuvre est évoquée plus loin dans cet ouvrage. Selon lui, la question philosophique posée par le travail de composition est celle des rapports entre le temps du récit et celui de la vie et de l'action affective.

Plusieurs approches sont ainsi convoquées par Paul Ricœur dans son travail sur « Temps et récit » : la phénoménologie du temps, l'historiographie et la théorie littéraire du récit (historique ou de fiction).

Paul Ricœur propose finalement que l'identité de l'être humain est fondamentalement une « identité narrative ».

Dans le champ de la psychiatrie de l'enfant et du bébé, ce sont évidemment les liens entre la narrativité et la théorie de l'attachement qui retiennent aujourd'hui toute notre attention, mais il importe de souligner que le concept de narrativité se situe en réalité à la convergence d'horizons épistémologiques divers et fort variés.

J'évoquerai ainsi brièvement les racines philosophiques, historiques, linguistiques et psychanalytiques de ce concept qui apparaît donc, à l'heure actuelle, plus polysémique que véritablement transdisciplinaire.

Remarquons en tout cas que c'est sans doute la narrativité qui peut contribuer à faire reconnaître à la psychopathologie, voire à la psychanalyse, une authentique dimension de scientificité, puisqu'elle nous invite à les penser en référence aux sciences narratives (l'histoire) et non pas aux sciences fondamentales, dites pures et dures (on se demande d'ailleurs pourquoi les sciences humaines seraient, comme par essence, impures, molles et moins fondatrices que celles-ci !), la comparaison avec les sciences expérimentales s'avérant délicate, voire fallacieuse.

Je tenterai enfin de montrer en quoi le système des interactions précoces qui s'instaure entre les adultes et le bébé peut être considéré comme un espace de récit.

ORIGINES DU CONCEPT DE NARRATIVITÉ

Il s'agira ici d'un survol relativement cursif, visant à resituer le concept de narrativité au sein du mouvement des idées et de l'histoire des connaissances. Différentes racines épistémologiques peuvent en être décrites.

Les racines philosophiques

On pense naturellement à Paul Ricœur, dont l'œuvre est évoquée plus loin dans cet ouvrage. Selon lui, la question philosophique posée par le travail de composition est celle des rapports entre le temps du récit et celui de la vie et de l'action affective.

Plusieurs approches sont ainsi convoquées par Paul Ricœur dans son travail sur « Temps et récit » : la phénoménologie du temps, l'historiographie et la théorie littéraire du récit (historique ou de fiction).

Paul Ricœur propose finalement que l'identité de l'être humain est fondamentalement une « identité narrative ».

Les racines historiques

L'histoire est une science narrative par définition, et cela montre bien qu'on lui refuse moins qu'à la psychanalyse le statut de science, alors que les deux partagent le fait de ne pas être répétables : l'histoire bégaye parfois, mais elle ne se répète jamais à l'identique !

Quoi qu'il en soit, le concept de narrativité s'avère central pour les historiens qui, comme les psychopathologues, se trouvent confrontés aux difficultés de la dotation de sens immédiate, à la nécessité d'une prise de distance, aux effets de l'après-coup et à la prise en compte inévitable d'une certaine subjectivité, la modernité véritable se définissant non par la tentative d'évacuer toute subjectivité, mais au contraire par le fait d'en tenir compte en tant qu'analyste indirect des phénomènes et des processus observés.

Les racines linguistiques

C'est toute la question de l'énonciation du récit et de sa stylistique qui se profile ici.

« Le style, c'est l'homme », disait déjà J. Lacan ; on connaît aussi le décryptage sociolinguistique que R. Barthes a pu faire d'un certain nombre de comportements de surface (telle la manière de se vêtir) susceptibles de venir connoter l'intime du sujet.

Il existe donc une sémiologie de l'apparence, qui a bel et bien valeur de narration de la vision du monde que l'individu se fait de lui-même et de son environnement.

Les racines psychanalytiques

Elles renvoient à la question des processus dits de liaison.

Comme elles sont abordées de manière détaillée au fil des différents chapitres de cet ouvrage, je ne les évoquerai que succinctement.

- À tout seigneur, tout honneur, on peut dire que la narrativité du rêve a été prise en compte depuis fort longtemps.

Depuis *L'interprétation des rêves* (S. Freud) jusqu'aux travaux de A. Garma sur la fonction antitraumatique du rêve, c'est bien le travail de narration onirique qui a été mis en avant dans la réflexion psychanalytique, travail de narration extrêmement complexe puisque le sujet rêveur est à la fois l'auteur du rêve, son metteur en scène et son (ou ses différents) acteur(s) *via* les processus de diffraction identificatoire.

Les racines historiques

L'histoire est une science narrative par définition, et cela montre bien qu'on lui refuse moins qu'à la psychanalyse le statut de science, alors que les deux partagent le fait de ne pas être répétables : l'histoire bégaye parfois, mais elle ne se répète jamais à l'identique !

Quoi qu'il en soit, le concept de narrativité s'avère central pour les historiens qui, comme les psychopathologues, se trouvent confrontés aux difficultés de la dotation de sens immédiate, à la nécessité d'une prise de distance, aux effets de l'après-coup et à la prise en compte inévitable d'une certaine subjectivité, la modernité véritable se définissant non par la tentative d'évacuer toute subjectivité, mais au contraire par le fait d'en tenir compte en tant qu'analyste indirect des phénomènes et des processus observés.

Les racines linguistiques

C'est toute la question de l'énonciation du récit et de sa stylistique qui se profile ici.

« Le style, c'est l'homme », disait déjà J. Lacan ; on connaît aussi le décryptage sociolinguistique que R. Barthes a pu faire d'un certain nombre de comportements de surface (telle la manière de se vêtir) susceptibles de venir connoter l'intime du sujet.

Il existe donc une sémiologie de l'apparence, qui a bel et bien valeur de narration de la vision du monde que l'individu se fait de lui-même et de son environnement.

Les racines psychanalytiques

Elles renvoient à la question des processus dits de liaison.

Comme elles sont abordées de manière détaillée au fil des différents chapitres de cet ouvrage, je ne les évoquerai que succinctement.

- À tout seigneur, tout honneur, on peut dire que la narrativité du rêve a été prise en compte depuis fort longtemps.

Depuis *L'interprétation des rêves* (S. Freud) jusqu'aux travaux de A. Garma sur la fonction antitraumatique du rêve, c'est bien le travail de narration onirique qui a été mis en avant dans la réflexion psychanalytique, travail de narration extrêmement complexe puisque le sujet rêveur est à la fois l'auteur du rêve, son metteur en scène et son (ou ses différents) acteur(s) *via* les processus de diffraction identificatoire.

Les racines historiques

L'histoire est une science narrative par définition, et cela montre bien qu'on lui refuse moins qu'à la psychanalyse le statut de science, alors que les deux partagent le fait de ne pas être répétables : l'histoire bégaye parfois, mais elle ne se répète jamais à l'identique !

Quoi qu'il en soit, le concept de narrativité s'avère central pour les historiens qui, comme les psychopathologues, se trouvent confrontés aux difficultés de la dotation de sens immédiate, à la nécessité d'une prise de distance, aux effets de l'après-coup et à la prise en compte inévitable d'une certaine subjectivité, la modernité véritable se définissant non par la tentative d'évacuer toute subjectivité, mais au contraire par le fait d'en tenir compte en tant qu'analyste indirect des phénomènes et des processus observés.

Les racines linguistiques

C'est toute la question de l'énonciation du récit et de sa stylistique qui se profile ici.

« Le style, c'est l'homme », disait déjà J. Lacan ; on connaît aussi le décryptage sociolinguistique que R. Barthes a pu faire d'un certain nombre de comportements de surface (telle la manière de se vêtir) susceptibles de venir connoter l'intime du sujet.

Il existe donc une sémiologie de l'apparence, qui a bel et bien valeur de narration de la vision du monde que l'individu se fait de lui-même et de son environnement.

Les racines psychanalytiques

Elles renvoient à la question des processus dits de liaison.

Comme elles sont abordées de manière détaillée au fil des différents chapitres de cet ouvrage, je ne les évoquerai que succinctement.

- À tout seigneur, tout honneur, on peut dire que la narrativité du rêve a été prise en compte depuis fort longtemps.

Depuis *L'interprétation des rêves* (S. Freud) jusqu'aux travaux de A. Garma sur la fonction antitraumatique du rêve, c'est bien le travail de narration onirique qui a été mis en avant dans la réflexion psychanalytique, travail de narration extrêmement complexe puisque le sujet rêveur est à la fois l'auteur du rêve, son metteur en scène et son (ou ses différents) acteur(s) *via* les processus de diffraction identificatoire.

Les racines historiques

L'histoire est une science narrative par définition, et cela montre bien qu'on lui refuse moins qu'à la psychanalyse le statut de science, alors que les deux partagent le fait de ne pas être répétables : l'histoire bégaye parfois, mais elle ne se répète jamais à l'identique !

Quoi qu'il en soit, le concept de narrativité s'avère central pour les historiens qui, comme les psychopathologues, se trouvent confrontés aux difficultés de la dotation de sens immédiate, à la nécessité d'une prise de distance, aux effets de l'après-coup et à la prise en compte inévitable d'une certaine subjectivité, la modernité véritable se définissant non par la tentative d'évacuer toute subjectivité, mais au contraire par le fait d'en tenir compte en tant qu'analyste indirect des phénomènes et des processus observés.

Les racines linguistiques

C'est toute la question de l'énonciation du récit et de sa stylistique qui se profile ici.

« Le style, c'est l'homme », disait déjà J. Lacan ; on connaît aussi le décryptage sociolinguistique que R. Barthes a pu faire d'un certain nombre de comportements de surface (telle la manière de se vêtir) susceptibles de venir connoter l'intime du sujet.

Il existe donc une sémiologie de l'apparence, qui a bel et bien valeur de narration de la vision du monde que l'individu se fait de lui-même et de son environnement.

Les racines psychanalytiques

Elles renvoient à la question des processus dits de liaison.

Comme elles sont abordées de manière détaillée au fil des différents chapitres de cet ouvrage, je ne les évoquerai que succinctement.

- À tout seigneur, tout honneur, on peut dire que la narrativité du rêve a été prise en compte depuis fort longtemps.

Depuis *L'interprétation des rêves* (S. Freud) jusqu'aux travaux de A. Garma sur la fonction antitraumatique du rêve, c'est bien le travail de narration onirique qui a été mis en avant dans la réflexion psychanalytique, travail de narration extrêmement complexe puisque le sujet rêveur est à la fois l'auteur du rêve, son metteur en scène et son (ou ses différents) acteur(s) *via* les processus de diffraction identificatoire.

Cette complexité narrative a été mise à profit par le roman moderne et, sur un plan cinématographique, on se souvient du film *Rêves* de Kurosawa qui, à sa manière, montrait bien le travail de primarisation des signifiants archaïques ou originaires que le rêve, chaque nuit, remet en chantier inlassablement et qui, par son activité de mise en récit, réactualise certaines étapes développementales précoces et répare ainsi les enveloppes psychiques éventuellement mises à mal par la vie diurne (*La pellicule du rêve*, de D. Anzieu).

Pour étayer ces quelques propos sur les liens entre le rêve et le traumatisme, qu'on me permette de m'aventurer un peu au-delà du registre psychanalytique au sens strict, pour évoquer le formidable texte de J. Semprun, *L'écriture ou la vie*, consacré à la fonction vitale de l'écriture au regard des conséquences de la Shoah, travail de survie qui fait écho à une phrase de S. Vanistendael : « Tous les chagrins sont supportables, si on en fait un récit » – étant entendu que dans le récit de la vie, ce n'est pas le passé qui change mais le rapport qu'un sujet entretient avec sa propre histoire.

- Le travail du préconscient peut également être conceptualisé en termes d'activité narrative au travers du processus de double inscription, consciente et inconsciente, des représentations de choses et de leur liaison avec les représentations de mots correspondantes.

- R. Diatkine, quant à lui, a insisté sur les liens fonctionnels entre la narrativité du bébé et la « capacité de rêverie » de la mère (W.R. Bion). C'est au cours du deuxième semestre de la vie que, selon lui, le bébé devient capable de se dire que « si sa mère n'est pas là, c'est qu'elle est ailleurs », élaboration minuscule mais cruciale et qui a bien valeur de mise en récit de l'absence.

- La narrativité se voit également impliquée au sein de la théorie de l'après-coup, puisque la dialectique à double sens (J. Laplanche) entre le passé et le présent fonctionne bien comme une réécriture permanente de leurs rapports réciproques (le passé éclaire le présent, mais le présent permet aussi de rétro-dire le passé).

- Je citerai enfin les travaux de J. Hochmann sur la narrativité, et ceux de M. Milner sur la malléabilité de l'objet primaire, pour indiquer l'importance que la psychanalyse accorde aujourd'hui à la narrativité en tant que force d'inscription et de liaison permettant d'historiciser l'ontogénèse et les interrelations du sujet avec son entourage, ce qui fait de ce concept un outil désormais central au sein de la réflexion métapsychologique.

Cette complexité narrative a été mise à profit par le roman moderne et, sur un plan cinématographique, on se souvient du film *Rêves* de Kurosawa qui, à sa manière, montrait bien le travail de primarisation des signifiants archaïques ou originaires que le rêve, chaque nuit, remet en chantier inlassablement et qui, par son activité de mise en récit, réactualise certaines étapes développementales précoces et répare ainsi les enveloppes psychiques éventuellement mises à mal par la vie diurne (*La pellicule du rêve*, de D. Anzieu).

Pour étayer ces quelques propos sur les liens entre le rêve et le traumatisme, qu'on me permette de m'aventurer un peu au-delà du registre psychanalytique au sens strict, pour évoquer le formidable texte de J. Semprun, *L'écriture ou la vie*, consacré à la fonction vitale de l'écriture au regard des conséquences de la Shoah, travail de survie qui fait écho à une phrase de S. Vanistendael : « Tous les chagrins sont supportables, si on en fait un récit » – étant entendu que dans le récit de la vie, ce n'est pas le passé qui change mais le rapport qu'un sujet entretient avec sa propre histoire.

- Le travail du préconscient peut également être conceptualisé en termes d'activité narrative au travers du processus de double inscription, consciente et inconsciente, des représentations de choses et de leur liaison avec les représentations de mots correspondantes.

- R. Diatkine, quant à lui, a insisté sur les liens fonctionnels entre la narrativité du bébé et la « capacité de rêverie » de la mère (W.R. Bion). C'est au cours du deuxième semestre de la vie que, selon lui, le bébé devient capable de se dire que « si sa mère n'est pas là, c'est qu'elle est ailleurs », élaboration minuscule mais cruciale et qui a bien valeur de mise en récit de l'absence.

- La narrativité se voit également impliquée au sein de la théorie de l'après-coup, puisque la dialectique à double sens (J. Laplanche) entre le passé et le présent fonctionne bien comme une réécriture permanente de leurs rapports réciproques (le passé éclaire le présent, mais le présent permet aussi de rétro-dire le passé).

- Je citerai enfin les travaux de J. Hochmann sur la narrativité, et ceux de M. Milner sur la malléabilité de l'objet primaire, pour indiquer l'importance que la psychanalyse accorde aujourd'hui à la narrativité en tant que force d'inscription et de liaison permettant d'historiciser l'ontogénèse et les interrelations du sujet avec son entourage, ce qui fait de ce concept un outil désormais central au sein de la réflexion métapsychologique.

Cette complexité narrative a été mise à profit par le roman moderne et, sur un plan cinématographique, on se souvient du film *Rêves* de Kurosawa qui, à sa manière, montrait bien le travail de primarisation des signifiants archaïques ou originaires que le rêve, chaque nuit, remet en chantier inlassablement et qui, par son activité de mise en récit, réactualise certaines étapes développementales précoces et répare ainsi les enveloppes psychiques éventuellement mises à mal par la vie diurne (*La pellicule du rêve*, de D. Anzieu).

Pour étayer ces quelques propos sur les liens entre le rêve et le traumatisme, qu'on me permette de m'aventurer un peu au-delà du registre psychanalytique au sens strict, pour évoquer le formidable texte de J. Semprun, *L'écriture ou la vie*, consacré à la fonction vitale de l'écriture au regard des conséquences de la Shoah, travail de survie qui fait écho à une phrase de S. Vanistendael : « Tous les chagrins sont supportables, si on en fait un récit » – étant entendu que dans le récit de la vie, ce n'est pas le passé qui change mais le rapport qu'un sujet entretient avec sa propre histoire.

- Le travail du préconscient peut également être conceptualisé en termes d'activité narrative au travers du processus de double inscription, consciente et inconsciente, des représentations de choses et de leur liaison avec les représentations de mots correspondantes.

- R. Diatkine, quant à lui, a insisté sur les liens fonctionnels entre la narrativité du bébé et la « capacité de rêverie » de la mère (W.R. Bion). C'est au cours du deuxième semestre de la vie que, selon lui, le bébé devient capable de se dire que « si sa mère n'est pas là, c'est qu'elle est ailleurs », élaboration minuscule mais cruciale et qui a bien valeur de mise en récit de l'absence.

- La narrativité se voit également impliquée au sein de la théorie de l'après-coup, puisque la dialectique à double sens (J. Laplanche) entre le passé et le présent fonctionne bien comme une réécriture permanente de leurs rapports réciproques (le passé éclaire le présent, mais le présent permet aussi de rétro-dire le passé).

- Je citerai enfin les travaux de J. Hochmann sur la narrativité, et ceux de M. Milner sur la malléabilité de l'objet primaire, pour indiquer l'importance que la psychanalyse accorde aujourd'hui à la narrativité en tant que force d'inscription et de liaison permettant d'historiciser l'ontogénèse et les interrelations du sujet avec son entourage, ce qui fait de ce concept un outil désormais central au sein de la réflexion métapsychologique.

Cette complexité narrative a été mise à profit par le roman moderne et, sur un plan cinématographique, on se souvient du film *Rêves* de Kurosawa qui, à sa manière, montrait bien le travail de primarisation des signifiants archaïques ou originaires que le rêve, chaque nuit, remet en chantier inlassablement et qui, par son activité de mise en récit, réactualise certaines étapes développementales précoces et répare ainsi les enveloppes psychiques éventuellement mises à mal par la vie diurne (*La pellicule du rêve*, de D. Anzieu).

Pour étayer ces quelques propos sur les liens entre le rêve et le traumatisme, qu'on me permette de m'aventurer un peu au-delà du registre psychanalytique au sens strict, pour évoquer le formidable texte de J. Semprun, *L'écriture ou la vie*, consacré à la fonction vitale de l'écriture au regard des conséquences de la Shoah, travail de survie qui fait écho à une phrase de S. Vanistendael : « Tous les chagrins sont supportables, si on en fait un récit » – étant entendu que dans le récit de la vie, ce n'est pas le passé qui change mais le rapport qu'un sujet entretient avec sa propre histoire.

- Le travail du préconscient peut également être conceptualisé en termes d'activité narrative au travers du processus de double inscription, consciente et inconsciente, des représentations de choses et de leur liaison avec les représentations de mots correspondantes.

- R. Diatkine, quant à lui, a insisté sur les liens fonctionnels entre la narrativité du bébé et la « capacité de rêverie » de la mère (W.R. Bion). C'est au cours du deuxième semestre de la vie que, selon lui, le bébé devient capable de se dire que « si sa mère n'est pas là, c'est qu'elle est ailleurs », élaboration minuscule mais cruciale et qui a bien valeur de mise en récit de l'absence.

- La narrativité se voit également impliquée au sein de la théorie de l'après-coup, puisque la dialectique à double sens (J. Laplanche) entre le passé et le présent fonctionne bien comme une réécriture permanente de leurs rapports réciproques (le passé éclaire le présent, mais le présent permet aussi de rétro-dire le passé).

- Je citerai enfin les travaux de J. Hochmann sur la narrativité, et ceux de M. Milner sur la malléabilité de l'objet primaire, pour indiquer l'importance que la psychanalyse accorde aujourd'hui à la narrativité en tant que force d'inscription et de liaison permettant d'historiciser l'ontogénèse et les interrelations du sujet avec son entourage, ce qui fait de ce concept un outil désormais central au sein de la réflexion métapsychologique.

Les racines développementales

Certaines viennent d'être évoquées ; je n'en indiquerai donc que trois dont l'importance est aujourd'hui indéniable.

- Le sens d'un Soi verbal ou d'un Soi narratif, étudié par D.N. Stern.

Dans son livre intitulé *Le journal d'un bébé*, D.N. Stern a tenté, de manière saisissante, en se mettant en quelque sorte dans la peau et dans le regard d'un bébé, de nous montrer le travail que doivent faire les enfants pour parvenir à lier entre eux les différentes expériences et les différents épisodes interactifs qu'ils vivent au fil de leur journée et qui, sans cela, pourraient ne rester que des événements successifs, indépendants, seulement juxtaposés et sans relation les uns avec les autres.

C'est évidemment tout le processus de subjectivation qui se trouve ici convoqué car, sans le sentiment d'une certaine continuité d'exister (D.W. Winnicott) en tant qu'individu séparé et différencié, aucun fil rouge ne peut être repéré par l'enfant comme reliant les différents épisodes de sa journée.

Autrement dit, ce qui peut faire lien entre ces différents épisodes, c'est le sentiment du sujet d'être toujours lui-même pendant un temps donné, ce qui implique l'instauration du narcissisme primaire, mais au sein d'un mouvement réciproque puisque c'est l'accès à la narrativité qui conditionne en même temps l'instauration de ce narcissisme.

Selon D.N. Stern, la réalité psychique du bébé peut se découper en une succession d'unités temporelles élémentaires, de « maintenant », éprouvés par le bébé de manière indépendante et comportant chacun une dynamique propre d'un point de vue presque phénoménologique. D'où l'idée d'« enveloppe proto ou prénarrative » développée par cet auteur, et qui représente l'unité de base de la réalité psychique infantile préverbale.

Il s'agit en réalité d'un concept issu des travaux de K. Nelson (« représentations d'événements »), de J.M. Mandler (« schémas d'événements ») et de R.C. Schank et R. Abelson (« scripts »), mais qui se voit ici précisé avec son orientation vers un but (désir), sa structure de type narrative (ligne dramatique), sa hiérarchisation et sa structure temporelle.

C'est cette enveloppe proto ou prénarrative qui permettra à l'enfant de repérer des invariants au travers des répétitions interactives, représentations qui vont s'inscrire dans sa psyché sous la forme de représentations analogiques (« représentations d'interactions généralisées »), et concourir à l'émergence d'un Soi verbal vers l'âge de 18 mois (après les instaurations successives du sens d'un Soi émergent entre

Les racines développementales

Certaines viennent d'être évoquées ; je n'en indiquerai donc que trois dont l'importance est aujourd'hui indéniable.

- Le sens d'un Soi verbal ou d'un Soi narratif, étudié par D.N. Stern.

Dans son livre intitulé *Le journal d'un bébé*, D.N. Stern a tenté, de manière saisissante, en se mettant en quelque sorte dans la peau et dans le regard d'un bébé, de nous montrer le travail que doivent faire les enfants pour parvenir à lier entre eux les différentes expériences et les différents épisodes interactifs qu'ils vivent au fil de leur journée et qui, sans cela, pourraient ne rester que des événements successifs, indépendants, seulement juxtaposés et sans relation les uns avec les autres.

C'est évidemment tout le processus de subjectivation qui se trouve ici convoqué car, sans le sentiment d'une certaine continuité d'exister (D.W. Winnicott) en tant qu'individu séparé et différencié, aucun fil rouge ne peut être repéré par l'enfant comme reliant les différents épisodes de sa journée.

Autrement dit, ce qui peut faire lien entre ces différents épisodes, c'est le sentiment du sujet d'être toujours lui-même pendant un temps donné, ce qui implique l'instauration du narcissisme primaire, mais au sein d'un mouvement réciproque puisque c'est l'accès à la narrativité qui conditionne en même temps l'instauration de ce narcissisme.

Selon D.N. Stern, la réalité psychique du bébé peut se découper en une succession d'unités temporelles élémentaires, de « maintenant », éprouvés par le bébé de manière indépendante et comportant chacun une dynamique propre d'un point de vue presque phénoménologique. D'où l'idée d'« enveloppe proto ou prénarrative » développée par cet auteur, et qui représente l'unité de base de la réalité psychique infantile préverbale.

Il s'agit en réalité d'un concept issu des travaux de K. Nelson (« représentations d'événements »), de J.M. Mandler (« schémas d'événements ») et de R.C. Schank et R. Abelson (« scripts »), mais qui se voit ici précisé avec son orientation vers un but (désir), sa structure de type narrative (ligne dramatique), sa hiérarchisation et sa structure temporelle.

C'est cette enveloppe proto ou prénarrative qui permettra à l'enfant de repérer des invariants au travers des répétitions interactives, représentations qui vont s'inscrire dans sa psyché sous la forme de représentations analogiques (« représentations d'interactions généralisées »), et concourir à l'émergence d'un Soi verbal vers l'âge de 18 mois (après les instaurations successives du sens d'un Soi émergent entre

Les racines développementales

Certaines viennent d'être évoquées ; je n'en indiquerai donc que trois dont l'importance est aujourd'hui indéniable.

- Le sens d'un Soi verbal ou d'un Soi narratif, étudié par D.N. Stern.

Dans son livre intitulé *Le journal d'un bébé*, D.N. Stern a tenté, de manière saisissante, en se mettant en quelque sorte dans la peau et dans le regard d'un bébé, de nous montrer le travail que doivent faire les enfants pour parvenir à lier entre eux les différentes expériences et les différents épisodes interactifs qu'ils vivent au fil de leur journée et qui, sans cela, pourraient ne rester que des événements successifs, indépendants, seulement juxtaposés et sans relation les uns avec les autres.

C'est évidemment tout le processus de subjectivation qui se trouve ici convoqué car, sans le sentiment d'une certaine continuité d'exister (D.W. Winnicott) en tant qu'individu séparé et différencié, aucun fil rouge ne peut être repéré par l'enfant comme reliant les différents épisodes de sa journée.

Autrement dit, ce qui peut faire lien entre ces différents épisodes, c'est le sentiment du sujet d'être toujours lui-même pendant un temps donné, ce qui implique l'instauration du narcissisme primaire, mais au sein d'un mouvement réciproque puisque c'est l'accès à la narrativité qui conditionne en même temps l'instauration de ce narcissisme.

Selon D.N. Stern, la réalité psychique du bébé peut se découper en une succession d'unités temporelles élémentaires, de « maintenant », éprouvés par le bébé de manière indépendante et comportant chacun une dynamique propre d'un point de vue presque phénoménologique. D'où l'idée d'« enveloppe proto ou prénarrative » développée par cet auteur, et qui représente l'unité de base de la réalité psychique infantile préverbale.

Il s'agit en réalité d'un concept issu des travaux de K. Nelson (« représentations d'événements »), de J.M. Mandler (« schémas d'événements ») et de R.C. Schank et R. Abelson (« scripts »), mais qui se voit ici précisé avec son orientation vers un but (désir), sa structure de type narrative (ligne dramatique), sa hiérarchisation et sa structure temporelle.

C'est cette enveloppe proto ou prénarrative qui permettra à l'enfant de repérer des invariants au travers des répétitions interactives, représentations qui vont s'inscrire dans sa psyché sous la forme de représentations analogiques (« représentations d'interactions généralisées »), et concourir à l'émergence d'un Soi verbal vers l'âge de 18 mois (après les instaurations successives du sens d'un Soi émergent entre

Les racines développementales

Certaines viennent d'être évoquées ; je n'en indiquerai donc que trois dont l'importance est aujourd'hui indéniable.

- Le sens d'un Soi verbal ou d'un Soi narratif, étudié par D.N. Stern.

Dans son livre intitulé *Le journal d'un bébé*, D.N. Stern a tenté, de manière saisissante, en se mettant en quelque sorte dans la peau et dans le regard d'un bébé, de nous montrer le travail que doivent faire les enfants pour parvenir à lier entre eux les différentes expériences et les différents épisodes interactifs qu'ils vivent au fil de leur journée et qui, sans cela, pourraient ne rester que des événements successifs, indépendants, seulement juxtaposés et sans relation les uns avec les autres.

C'est évidemment tout le processus de subjectivation qui se trouve ici convoqué car, sans le sentiment d'une certaine continuité d'exister (D.W. Winnicott) en tant qu'individu séparé et différencié, aucun fil rouge ne peut être repéré par l'enfant comme reliant les différents épisodes de sa journée.

Autrement dit, ce qui peut faire lien entre ces différents épisodes, c'est le sentiment du sujet d'être toujours lui-même pendant un temps donné, ce qui implique l'instauration du narcissisme primaire, mais au sein d'un mouvement réciproque puisque c'est l'accès à la narrativité qui conditionne en même temps l'instauration de ce narcissisme.

Selon D.N. Stern, la réalité psychique du bébé peut se découper en une succession d'unités temporelles élémentaires, de « maintenant », éprouvés par le bébé de manière indépendante et comportant chacun une dynamique propre d'un point de vue presque phénoménologique. D'où l'idée d'« enveloppe proto ou prénarrative » développée par cet auteur, et qui représente l'unité de base de la réalité psychique infantile préverbale.

Il s'agit en réalité d'un concept issu des travaux de K. Nelson (« représentations d'événements »), de J.M. Mandler (« schémas d'événements ») et de R.C. Schank et R. Abelson (« scripts »), mais qui se voit ici précisé avec son orientation vers un but (désir), sa structure de type narrative (ligne dramatique), sa hiérarchisation et sa structure temporelle.

C'est cette enveloppe proto ou prénarrative qui permettra à l'enfant de repérer des invariants au travers des répétitions interactives, représentations qui vont s'inscrire dans sa psyché sous la forme de représentations analogiques (« représentations d'interactions généralisées »), et concourir à l'émergence d'un Soi verbal vers l'âge de 18 mois (après les instaurations successives du sens d'un Soi émergent entre

0 et 2 mois, du sens d'un Soi-noyau entre 2 et 7 mois, et du sens d'un Soi subjectif entre 7 et 18 mois).

On voit ainsi que le sens d'un Soi verbal ou narratif s'enracine dans la mise en place de « schémas-d'être-ensemble » (*wenness* des auteurs anglo-saxons), dans le partage d'affects et d'émotions, et enfin dans le repérage d'épisodes interactifs spécifiques ou généralisés, ce sens d'un Soi verbal offrant à l'enfant la possibilité, non immédiate, de se « raconter » à lui-même sa propre histoire quotidienne.

- Les figurations et les narrations corporelles protosymboliques

Que l'on pense, par exemple, aux travaux de G. Haag sur les identifications intracorporelles ou à ceux menés à l'Institut Pikler-Lóczy (Budapest) autour d'A. Tardos, sur le fonctionnement des bébés pendant leurs moments dits « d'activité libre », on peut aisément soutenir l'idée que très tôt, l'enfant a la capacité de refigurer, dans son théâtre corporel ou comportemental – et cela à titre « d'équation symbolique » (H. Segal) –, les rencontres qu'il vient de faire, qu'il s'agisse de rencontres relationnelles avec un partenaire humain ou de rencontres avec des objets inanimés. Dans cette refiguration corporelle ou comportementale protosymbolique, se trouvent sans doute les germes de la narrativité ultérieure, et cette narrativité préverbale se joue, bien entendu, en atmosphère de conscience non thétique l'enfant n'ayant pas encore la conscience de son activité symbolisante débutante.

- Attachement et narrativité

C'est là un chapitre important de la réflexion contemporaine en matière de narrativité et de développement. L'hypothèse est que la qualité de la narrativité s'enracine de fait, profondément, dans la qualité des liens d'attachement précoces. Cette hypothèse a d'ailleurs constitué l'un des temps forts de la réintroduction de la représentation mentale au sein de la théorie de l'attachement (M. Main, K. Kaplan et J. Cassidy), après une longue période pendant laquelle cette théorie avait été considérée par les psychanalystes comme évacuant par trop de son champ toute activité représentative.

Depuis lors, de nombreux travaux se sont développés dans cette perspective, et l'on sait désormais que chaque âge de la vie dispose d'outils permettant d'évaluer la qualité des schémas d'attachement : la *Strange Situation* (M. Ainsworth) chez les très jeunes enfants ; les « histoires à compléter » chez les enfants en période péri-œdipienne ; l'*Adult Attachment Interview* (AAI de M. Main) chez les adultes, avec certaines versions modifiées utilisables chez les adolescents et les préadolescents.

0 et 2 mois, du sens d'un Soi-noyau entre 2 et 7 mois, et du sens d'un Soi subjectif entre 7 et 18 mois).

On voit ainsi que le sens d'un Soi verbal ou narratif s'enracine dans la mise en place de « schémas-d'être-ensemble » (*wenness* des auteurs anglo-saxons), dans le partage d'affects et d'émotions, et enfin dans le repérage d'épisodes interactifs spécifiques ou généralisés, ce sens d'un Soi verbal offrant à l'enfant la possibilité, non immédiate, de se « raconter » à lui-même sa propre histoire quotidienne.

- Les figurations et les narrations corporelles protosymboliques

Que l'on pense, par exemple, aux travaux de G. Haag sur les identifications intracorporelles ou à ceux menés à l'Institut Pikler-Lóczy (Budapest) autour d'A. Tardos, sur le fonctionnement des bébés pendant leurs moments dits « d'activité libre », on peut aisément soutenir l'idée que très tôt, l'enfant a la capacité de refigurer, dans son théâtre corporel ou comportemental – et cela à titre « d'équation symbolique » (H. Segal) –, les rencontres qu'il vient de faire, qu'il s'agisse de rencontres relationnelles avec un partenaire humain ou de rencontres avec des objets inanimés. Dans cette refiguration corporelle ou comportementale protosymbolique, se trouvent sans doute les germes de la narrativité ultérieure, et cette narrativité préverbale se joue, bien entendu, en atmosphère de conscience non thétique l'enfant n'ayant pas encore la conscience de son activité symbolisante débutante.

- Attachement et narrativité

C'est là un chapitre important de la réflexion contemporaine en matière de narrativité et de développement. L'hypothèse est que la qualité de la narrativité s'enracine de fait, profondément, dans la qualité des liens d'attachement précoces. Cette hypothèse a d'ailleurs constitué l'un des temps forts de la réintroduction de la représentation mentale au sein de la théorie de l'attachement (M. Main, K. Kaplan et J. Cassidy), après une longue période pendant laquelle cette théorie avait été considérée par les psychanalystes comme évacuant par trop de son champ toute activité représentative.

Depuis lors, de nombreux travaux se sont développés dans cette perspective, et l'on sait désormais que chaque âge de la vie dispose d'outils permettant d'évaluer la qualité des schémas d'attachement : la *Strange Situation* (M. Ainsworth) chez les très jeunes enfants ; les « histoires à compléter » chez les enfants en période péri-œdipienne ; l'*Adult Attachment Interview* (AAI de M. Main) chez les adultes, avec certaines versions modifiées utilisables chez les adolescents et les préadolescents.

0 et 2 mois, du sens d'un Soi-noyau entre 2 et 7 mois, et du sens d'un Soi subjectif entre 7 et 18 mois).

On voit ainsi que le sens d'un Soi verbal ou narratif s'enracine dans la mise en place de « schémas-d'être-ensemble » (*wenness* des auteurs anglo-saxons), dans le partage d'affects et d'émotions, et enfin dans le repérage d'épisodes interactifs spécifiques ou généralisés, ce sens d'un Soi verbal offrant à l'enfant la possibilité, non immédiate, de se « raconter » à lui-même sa propre histoire quotidienne.

- Les figurations et les narrations corporelles protosymboliques

Que l'on pense, par exemple, aux travaux de G. Haag sur les identifications intracorporelles ou à ceux menés à l'Institut Pikler-Lóczy (Budapest) autour d'A. Tardos, sur le fonctionnement des bébés pendant leurs moments dits « d'activité libre », on peut aisément soutenir l'idée que très tôt, l'enfant a la capacité de refigurer, dans son théâtre corporel ou comportemental – et cela à titre « d'équation symbolique » (H. Segal) –, les rencontres qu'il vient de faire, qu'il s'agisse de rencontres relationnelles avec un partenaire humain ou de rencontres avec des objets inanimés. Dans cette refiguration corporelle ou comportementale protosymbolique, se trouvent sans doute les germes de la narrativité ultérieure, et cette narrativité préverbale se joue, bien entendu, en atmosphère de conscience non thétique l'enfant n'ayant pas encore la conscience de son activité symbolisante débutante.

- Attachement et narrativité

C'est là un chapitre important de la réflexion contemporaine en matière de narrativité et de développement. L'hypothèse est que la qualité de la narrativité s'enracine de fait, profondément, dans la qualité des liens d'attachement précoces. Cette hypothèse a d'ailleurs constitué l'un des temps forts de la réintroduction de la représentation mentale au sein de la théorie de l'attachement (M. Main, K. Kaplan et J. Cassidy), après une longue période pendant laquelle cette théorie avait été considérée par les psychanalystes comme évacuant par trop de son champ toute activité représentative.

Depuis lors, de nombreux travaux se sont développés dans cette perspective, et l'on sait désormais que chaque âge de la vie dispose d'outils permettant d'évaluer la qualité des schémas d'attachement : la *Strange Situation* (M. Ainsworth) chez les très jeunes enfants ; les « histoires à compléter » chez les enfants en période péri-œdipienne ; l'*Adult Attachment Interview* (AAI de M. Main) chez les adultes, avec certaines versions modifiées utilisables chez les adolescents et les préadolescents.

0 et 2 mois, du sens d'un Soi-noyau entre 2 et 7 mois, et du sens d'un Soi subjectif entre 7 et 18 mois).

On voit ainsi que le sens d'un Soi verbal ou narratif s'enracine dans la mise en place de « schémas-d'être-ensemble » (*wenness* des auteurs anglo-saxons), dans le partage d'affects et d'émotions, et enfin dans le repérage d'épisodes interactifs spécifiques ou généralisés, ce sens d'un Soi verbal offrant à l'enfant la possibilité, non immédiate, de se « raconter » à lui-même sa propre histoire quotidienne.

- Les figurations et les narrations corporelles protosymboliques

Que l'on pense, par exemple, aux travaux de G. Haag sur les identifications intracorporelles ou à ceux menés à l'Institut Pikler-Lóczy (Budapest) autour d'A. Tardos, sur le fonctionnement des bébés pendant leurs moments dits « d'activité libre », on peut aisément soutenir l'idée que très tôt, l'enfant a la capacité de refigurer, dans son théâtre corporel ou comportemental – et cela à titre « d'équation symbolique » (H. Segal) –, les rencontres qu'il vient de faire, qu'il s'agisse de rencontres relationnelles avec un partenaire humain ou de rencontres avec des objets inanimés. Dans cette refiguration corporelle ou comportementale protosymbolique, se trouvent sans doute les germes de la narrativité ultérieure, et cette narrativité préverbale se joue, bien entendu, en atmosphère de conscience non thétique l'enfant n'ayant pas encore la conscience de son activité symbolisante débutante.

- Attachement et narrativité

C'est là un chapitre important de la réflexion contemporaine en matière de narrativité et de développement. L'hypothèse est que la qualité de la narrativité s'enracine de fait, profondément, dans la qualité des liens d'attachement précoces. Cette hypothèse a d'ailleurs constitué l'un des temps forts de la réintroduction de la représentation mentale au sein de la théorie de l'attachement (M. Main, K. Kaplan et J. Cassidy), après une longue période pendant laquelle cette théorie avait été considérée par les psychanalystes comme évacuant par trop de son champ toute activité représentative.

Depuis lors, de nombreux travaux se sont développés dans cette perspective, et l'on sait désormais que chaque âge de la vie dispose d'outils permettant d'évaluer la qualité des schémas d'attachement : la *Strange Situation* (M. Ainsworth) chez les très jeunes enfants ; les « histoires à compléter » chez les enfants en période péri-œdipienne ; l'*Adult Attachment Interview* (AAI de M. Main) chez les adultes, avec certaines versions modifiées utilisables chez les adolescents et les préadolescents.

Il faut cependant préciser que si la *Strange Situation* évalue, en temps direct, une certaine forme de narrativité préverbale (la manière dont l'enfant accueille la mère à son retour équivalant, en effet, à un récit comportemental de la stabilité qu'il a forgée ou non de son inscription psychique), les « histoires à compléter » et l'AAI évaluent, quant à eux, la narrativité verbale de l'individu, grâce à un récit reconstruit et transformé par de multiples remaniements et reconstructions liés aux effets d'après-coup (les spécificités du discours du sujet examiné – sa fluidité et sa cohérence par exemple – renseignant, au niveau de l'énonciation tout autant que de l'énoncé, sur la manière dont ce sujet se représente aujourd'hui ses liens d'attachement précoces sans que personne – ni lui-même, ni ses parents, ni le clinicien – ne puisse dire ce qu'il en a été de ces liens, dans l'absolu).

On retiendra que le dogme d'une corrélation entre la qualité de la narrativité et les caractéristiques des liens d'attachement précoces constitue aujourd'hui une hypothèse développementale forte ; elle s'est d'ores et déjà montrée capable de donner lieu à des ouvertures réflexives et à des pistes de recherche fécondes.

Pour en terminer avec les racines développementales du concept de narrativité, je ferai simplement remarquer qu'elles reprennent les principales lignes de force inhérentes aux racines épistémologiques précédemment évoquées : le Soi verbal et la phénoménologie du temps (pour les racines philosophiques) ; le récit et l'histoire (pour les racines historiques) ; les narratifs et l'énonciation (pour les racines linguistiques) ; les processus de liaison et les effets d'après-coup enfin (pour les racines psychanalytiques).

Autrement dit, les différentes racines épistémologiques du concept de narrativité que nous avons envisagées convergent en quelque sorte dans l'approche développementale actuelle. Cela représente, à n'en pas douter, l'une des multiples richesses de la psychiatrie du bébé, dont on connaît l'essor impressionnant depuis quelques décennies.

LES INTERACTIONS PRÉCOSES COMME ESPACE DE RÉCIT
(ou le bébé et les processus de liaison au-delà de la théorie
de l'attachement et de la psychanalyse)

J'évoquerai d'abord comment, selon moi, la rencontre entre l'adulte et le bébé peut être conçue comme un authentique « espace de récit », avant de dire ensuite comment le concept de narrativité – qui renvoie fondamentalement à une activité de liaison – peut être

Il faut cependant préciser que si la *Strange Situation* évalue, en temps direct, une certaine forme de narrativité préverbale (la manière dont l'enfant accueille la mère à son retour équivalant, en effet, à un récit comportemental de la stabilité qu'il a forgée ou non de son inscription psychique), les « histoires à compléter » et l'AAI évaluent, quant à eux, la narrativité verbale de l'individu, grâce à un récit reconstruit et transformé par de multiples remaniements et reconstructions liés aux effets d'après-coup (les spécificités du discours du sujet examiné – sa fluidité et sa cohérence par exemple – renseignant, au niveau de l'énonciation tout autant que de l'énoncé, sur la manière dont ce sujet se représente aujourd'hui ses liens d'attachement précoces sans que personne – ni lui-même, ni ses parents, ni le clinicien – ne puisse dire ce qu'il en a été de ces liens, dans l'absolu).

On retiendra que le dogme d'une corrélation entre la qualité de la narrativité et les caractéristiques des liens d'attachement précoces constitue aujourd'hui une hypothèse développementale forte ; elle s'est d'ores et déjà montrée capable de donner lieu à des ouvertures réflexives et à des pistes de recherche fécondes.

Pour en terminer avec les racines développementales du concept de narrativité, je ferai simplement remarquer qu'elles reprennent les principales lignes de force inhérentes aux racines épistémologiques précédemment évoquées : le Soi verbal et la phénoménologie du temps (pour les racines philosophiques) ; le récit et l'histoire (pour les racines historiques) ; les narratifs et l'énonciation (pour les racines linguistiques) ; les processus de liaison et les effets d'après-coup enfin (pour les racines psychanalytiques).

Autrement dit, les différentes racines épistémologiques du concept de narrativité que nous avons envisagées convergent en quelque sorte dans l'approche développementale actuelle. Cela représente, à n'en pas douter, l'une des multiples richesses de la psychiatrie du bébé, dont on connaît l'essor impressionnant depuis quelques décennies.

LES INTERACTIONS PRÉCOCES COMME ESPACE DE RÉCIT
(ou le bébé et les processus de liaison au-delà de la théorie
de l'attachement et de la psychanalyse)

J'évoquerai d'abord comment, selon moi, la rencontre entre l'adulte et le bébé peut être conçue comme un authentique « espace de récit », avant de dire ensuite comment le concept de narrativité – qui renvoie fondamentalement à une activité de liaison – peut être

Il faut cependant préciser que si la *Strange Situation* évalue, en temps direct, une certaine forme de narrativité préverbale (la manière dont l'enfant accueille la mère à son retour équivalant, en effet, à un récit comportemental de la stabilité qu'il a forgée ou non de son inscription psychique), les « histoires à compléter » et l'AAI évaluent, quant à eux, la narrativité verbale de l'individu, grâce à un récit reconstruit et transformé par de multiples remaniements et reconstructions liés aux effets d'après-coup (les spécificités du discours du sujet examiné – sa fluidité et sa cohérence par exemple – renseignant, au niveau de l'énonciation tout autant que de l'énoncé, sur la manière dont ce sujet se représente aujourd'hui ses liens d'attachement précoces sans que personne – ni lui-même, ni ses parents, ni le clinicien – ne puisse dire ce qu'il en a été de ces liens, dans l'absolu).

On retiendra que le dogme d'une corrélation entre la qualité de la narrativité et les caractéristiques des liens d'attachement précoces constitue aujourd'hui une hypothèse développementale forte ; elle s'est d'ores et déjà montrée capable de donner lieu à des ouvertures réflexives et à des pistes de recherche fécondes.

Pour en terminer avec les racines développementales du concept de narrativité, je ferai simplement remarquer qu'elles reprennent les principales lignes de force inhérentes aux racines épistémologiques précédemment évoquées : le Soi verbal et la phénoménologie du temps (pour les racines philosophiques) ; le récit et l'histoire (pour les racines historiques) ; les narratifs et l'énonciation (pour les racines linguistiques) ; les processus de liaison et les effets d'après-coup enfin (pour les racines psychanalytiques).

Autrement dit, les différentes racines épistémologiques du concept de narrativité que nous avons envisagées convergent en quelque sorte dans l'approche développementale actuelle. Cela représente, à n'en pas douter, l'une des multiples richesses de la psychiatrie du bébé, dont on connaît l'essor impressionnant depuis quelques décennies.

LES INTERACTIONS PRÉCOCES COMME ESPACE DE RÉCIT
(ou le bébé et les processus de liaison au-delà de la théorie
de l'attachement et de la psychanalyse)

J'évoquerai d'abord comment, selon moi, la rencontre entre l'adulte et le bébé peut être conçue comme un authentique « espace de récit », avant de dire ensuite comment le concept de narrativité – qui renvoie fondamentalement à une activité de liaison – peut être

Il faut cependant préciser que si la *Strange Situation* évalue, en temps direct, une certaine forme de narrativité préverbale (la manière dont l'enfant accueille la mère à son retour équivalant, en effet, à un récit comportemental de la stabilité qu'il a forgée ou non de son inscription psychique), les « histoires à compléter » et l'AAI évaluent, quant à eux, la narrativité verbale de l'individu, grâce à un récit reconstruit et transformé par de multiples remaniements et reconstructions liés aux effets d'après-coup (les spécificités du discours du sujet examiné – sa fluidité et sa cohérence par exemple – renseignant, au niveau de l'énonciation tout autant que de l'énoncé, sur la manière dont ce sujet se représente aujourd'hui ses liens d'attachement précoces sans que personne – ni lui-même, ni ses parents, ni le clinicien – ne puisse dire ce qu'il en a été de ces liens, dans l'absolu).

On retiendra que le dogme d'une corrélation entre la qualité de la narrativité et les caractéristiques des liens d'attachement précoces constitue aujourd'hui une hypothèse développementale forte ; elle s'est d'ores et déjà montrée capable de donner lieu à des ouvertures réflexives et à des pistes de recherche fécondes.

Pour en terminer avec les racines développementales du concept de narrativité, je ferai simplement remarquer qu'elles reprennent les principales lignes de force inhérentes aux racines épistémologiques précédemment évoquées : le Soi verbal et la phénoménologie du temps (pour les racines philosophiques) ; le récit et l'histoire (pour les racines historiques) ; les narratifs et l'énonciation (pour les racines linguistiques) ; les processus de liaison et les effets d'après-coup enfin (pour les racines psychanalytiques).

Autrement dit, les différentes racines épistémologiques du concept de narrativité que nous avons envisagées convergent en quelque sorte dans l'approche développementale actuelle. Cela représente, à n'en pas douter, l'une des multiples richesses de la psychiatrie du bébé, dont on connaît l'essor impressionnant depuis quelques décennies.

LES INTERACTIONS PRÉCOCES COMME ESPACE DE RÉCIT
(ou le bébé et les processus de liaison au-delà de la théorie
de l'attachement et de la psychanalyse)

J'évoquerai d'abord comment, selon moi, la rencontre entre l'adulte et le bébé peut être conçue comme un authentique « espace de récit », avant de dire ensuite comment le concept de narrativité – qui renvoie fondamentalement à une activité de liaison – peut être

efficacement utilisé pour transcender la polémique désormais stérile entre les tenants de la métapsychologie et de la théorie des pulsions, et ceux de la théorie de l'attachement.

Entre l'adulte et le bébé, l'écriture d'une troisième histoire...

J'ai souvent dit que même les bébés ont besoin d'une histoire, et d'une histoire qui ne soit pas seulement médicale, génétique ou biologique, mais aussi, et peut-être surtout, relationnelle. Seule cette histoire relationnelle leur permet en effet de s'inscrire dans leur double filiation, maternelle et paternelle, et de pouvoir mettre en œuvre leurs processus d'affiliation, filiation et affiliation se trouvant mutuellement dans un rapport dynamique dialectique sur lequel insistait beaucoup S. Lebovici (la filiation permet l'affiliation, et l'affiliation permet l'inscription dans la filiation).

B. Doray a eu cette jolie phrase que je cite de mémoire : un jour viendra où l'on saura tout greffer : des foies, des cœurs, des reins, des poumons..., mais il est une chose que sans doute l'on ne saura jamais faire, et peut-être heureusement, ce sont des greffes d'histoire... L'histoire, en effet, se coconstruit entre les enfants et les adultes ; elle est le fruit d'une coécriture active. Je souhaite insister sur ce point dans la mesure où, de ce fait, la narrativité elle-même se trouve être, fondamentalement, le produit des interactions précoces.

J'ajoute que l'histoire est, partout et toujours – on ne le sait que trop –, la cible de toutes les dictatures : priver les êtres de leur histoire est l'essence même de la violence. Cette remarque est cruciale pour tous ceux qui s'occupent de bébés, mais pas seulement pour eux. Chaque fois que nos modèles psychologiques ou psychopathologiques oublient l'histoire, nous prenons le risque d'une violence théorique réductrice et hautement dommageable.

La croissance et la maturation psychiques des enfants – leur développement dans le bon sens du terme, mais également les troubles de leur développement – se jouent toujours à l'interface du dedans et du dehors, c'est-à-dire à l'exact entrecroisement des facteurs endogènes et des facteurs exogènes. On entend par facteurs endogènes la part personnelle de l'enfant (son tempérament, son équipement neurologique, génétique et cognitif...), et par facteurs exogènes tous les effets de rencontre de l'enfant avec son environnement (effets imprévisibles, qui constituent bien la trame de son histoire relationnelle personnelle). Ce sont précisément ces rencontres qui font l'histoire de l'enfant ; elles vont lui permettre d'écrire son histoire, avec l'adulte

efficacement utilisé pour transcender la polémique désormais stérile entre les tenants de la métapsychologie et de la théorie des pulsions, et ceux de la théorie de l'attachement.

Entre l'adulte et le bébé, l'écriture d'une troisième histoire...

J'ai souvent dit que même les bébés ont besoin d'une histoire, et d'une histoire qui ne soit pas seulement médicale, génétique ou biologique, mais aussi, et peut-être surtout, relationnelle. Seule cette histoire relationnelle leur permet en effet de s'inscrire dans leur double filiation, maternelle et paternelle, et de pouvoir mettre en œuvre leurs processus d'affiliation, filiation et affiliation se trouvant mutuellement dans un rapport dynamique dialectique sur lequel insistait beaucoup S. Lebovici (la filiation permet l'affiliation, et l'affiliation permet l'inscription dans la filiation).

B. Doray a eu cette jolie phrase que je cite de mémoire : un jour viendra où l'on saura tout greffer : des foies, des cœurs, des reins, des poumons..., mais il est une chose que sans doute l'on ne saura jamais faire, et peut-être heureusement, ce sont des greffes d'histoire... L'histoire, en effet, se coconstruit entre les enfants et les adultes ; elle est le fruit d'une coécriture active. Je souhaite insister sur ce point dans la mesure où, de ce fait, la narrativité elle-même se trouve être, fondamentalement, le produit des interactions précoces.

J'ajoute que l'histoire est, partout et toujours – on ne le sait que trop –, la cible de toutes les dictatures : priver les êtres de leur histoire est l'essence même de la violence. Cette remarque est cruciale pour tous ceux qui s'occupent de bébés, mais pas seulement pour eux. Chaque fois que nos modèles psychologiques ou psychopathologiques oublient l'histoire, nous prenons le risque d'une violence théorique réductrice et hautement dommageable.

La croissance et la maturation psychiques des enfants – leur développement dans le bon sens du terme, mais également les troubles de leur développement – se jouent toujours à l'interface du dedans et du dehors, c'est-à-dire à l'exact entrecroisement des facteurs endogènes et des facteurs exogènes. On entend par facteurs endogènes la part personnelle de l'enfant (son tempérament, son équipement neurologique, génétique et cognitif...), et par facteurs exogènes tous les effets de rencontre de l'enfant avec son environnement (effets imprévisibles, qui constituent bien la trame de son histoire relationnelle personnelle). Ce sont précisément ces rencontres qui font l'histoire de l'enfant ; elles vont lui permettre d'écrire son histoire, avec l'adulte

efficacement utilisé pour transcender la polémique désormais stérile entre les tenants de la métapsychologie et de la théorie des pulsions, et ceux de la théorie de l'attachement.

Entre l'adulte et le bébé, l'écriture d'une troisième histoire...

J'ai souvent dit que même les bébés ont besoin d'une histoire, et d'une histoire qui ne soit pas seulement médicale, génétique ou biologique, mais aussi, et peut-être surtout, relationnelle. Seule cette histoire relationnelle leur permet en effet de s'inscrire dans leur double filiation, maternelle et paternelle, et de pouvoir mettre en œuvre leurs processus d'affiliation, filiation et affiliation se trouvant mutuellement dans un rapport dynamique dialectique sur lequel insistait beaucoup S. Lebovici (la filiation permet l'affiliation, et l'affiliation permet l'inscription dans la filiation).

B. Doray a eu cette jolie phrase que je cite de mémoire : un jour viendra où l'on saura tout greffer : des foies, des cœurs, des reins, des poumons..., mais il est une chose que sans doute l'on ne saura jamais faire, et peut-être heureusement, ce sont des greffes d'histoire... L'histoire, en effet, se coconstruit entre les enfants et les adultes ; elle est le fruit d'une coécriture active. Je souhaite insister sur ce point dans la mesure où, de ce fait, la narrativité elle-même se trouve être, fondamentalement, le produit des interactions précoces.

J'ajoute que l'histoire est, partout et toujours – on ne le sait que trop –, la cible de toutes les dictatures : priver les êtres de leur histoire est l'essence même de la violence. Cette remarque est cruciale pour tous ceux qui s'occupent de bébés, mais pas seulement pour eux. Chaque fois que nos modèles psychologiques ou psychopathologiques oublient l'histoire, nous prenons le risque d'une violence théorique réductrice et hautement dommageable.

La croissance et la maturation psychiques des enfants – leur développement dans le bon sens du terme, mais également les troubles de leur développement – se jouent toujours à l'interface du dedans et du dehors, c'est-à-dire à l'exact entrecroisement des facteurs endogènes et des facteurs exogènes. On entend par facteurs endogènes la part personnelle de l'enfant (son tempérament, son équipement neurologique, génétique et cognitif...), et par facteurs exogènes tous les effets de rencontre de l'enfant avec son environnement (effets imprévisibles, qui constituent bien la trame de son histoire relationnelle personnelle). Ce sont précisément ces rencontres qui font l'histoire de l'enfant ; elles vont lui permettre d'écrire son histoire, avec l'adulte

efficacement utilisé pour transcender la polémique désormais stérile entre les tenants de la métapsychologie et de la théorie des pulsions, et ceux de la théorie de l'attachement.

Entre l'adulte et le bébé, l'écriture d'une troisième histoire...

J'ai souvent dit que même les bébés ont besoin d'une histoire, et d'une histoire qui ne soit pas seulement médicale, génétique ou biologique, mais aussi, et peut-être surtout, relationnelle. Seule cette histoire relationnelle leur permet en effet de s'inscrire dans leur double filiation, maternelle et paternelle, et de pouvoir mettre en œuvre leurs processus d'affiliation, filiation et affiliation se trouvant mutuellement dans un rapport dynamique dialectique sur lequel insistait beaucoup S. Lebovici (la filiation permet l'affiliation, et l'affiliation permet l'inscription dans la filiation).

B. Doray a eu cette jolie phrase que je cite de mémoire : un jour viendra où l'on saura tout greffer : des foies, des cœurs, des reins, des poumons..., mais il est une chose que sans doute l'on ne saura jamais faire, et peut-être heureusement, ce sont des greffes d'histoire... L'histoire, en effet, se coconstruit entre les enfants et les adultes ; elle est le fruit d'une coécriture active. Je souhaite insister sur ce point dans la mesure où, de ce fait, la narrativité elle-même se trouve être, fondamentalement, le produit des interactions précoces.

J'ajoute que l'histoire est, partout et toujours – on ne le sait que trop –, la cible de toutes les dictatures : priver les êtres de leur histoire est l'essence même de la violence. Cette remarque est cruciale pour tous ceux qui s'occupent de bébés, mais pas seulement pour eux. Chaque fois que nos modèles psychologiques ou psychopathologiques oublient l'histoire, nous prenons le risque d'une violence théorique réductrice et hautement dommageable.

La croissance et la maturation psychiques des enfants – leur développement dans le bon sens du terme, mais également les troubles de leur développement – se jouent toujours à l'interface du dedans et du dehors, c'est-à-dire à l'exact entrecroisement des facteurs endogènes et des facteurs exogènes. On entend par facteurs endogènes la part personnelle de l'enfant (son tempérament, son équipement neurologique, génétique et cognitif...), et par facteurs exogènes tous les effets de rencontre de l'enfant avec son environnement (effets imprévisibles, qui constituent bien la trame de son histoire relationnelle personnelle). Ce sont précisément ces rencontres qui font l'histoire de l'enfant ; elles vont lui permettre d'écrire son histoire, avec l'adulte

en tant que coauteur – et c’est en ce sens que je parle de la rencontre entre l’adulte et le bébé comme d’un espace de récit.

Les bébés n’ont donc pas seulement besoin qu’on leur raconte des histoires, ils ont aussi besoin d’apprendre peu à peu à raconter, et à se raconter à eux-mêmes, leur propre histoire.

Cet apprentissage interactif se fait dans la rencontre avec un (ou plusieurs) adulte(s) qui a (ont) déjà instauré sa (leur) propre narrativité. Cela renvoie à ce que J. Laplanche appelle la « situation anthropologique fondamentale », ce face-à-face réciproque mais dissymétrique entre un adulte, au psychisme et à la sexualité déjà mis en place, et un bébé en cours de différenciation. Selon J. Laplanche, ce face-à-face serait peut-être encore plus fondateur que la dynamique œdipienne elle-même...

Qu’en est-il alors de cet espace de récit ?

Je dirais qu’à chaque fois qu’un adulte s’occupe d’un bébé, s’insitue entre les deux un style interactif éminemment spécifique de cette dyade. Le style interactif de l’adulte est en effet la résultante de son histoire personnelle (ce qu’il est aujourd’hui, le bébé qu’il a lui-même été, la nature des interactions précoces qui ont été les siennes) et de la rencontre avec cet enfant particulier qui a ses propres caractéristiques interactives – en termes de « modèles internes opérants » (J. Bowlby, I. Bretherton) ou d’« accordage affectif » (D.N. Stern) – et qui occupe une place particulière dans le monde interne représentationnel de cet adulte singulier.

Dans le cadre de cette rencontre inédite, chacun va alors « raconter » quelque chose à l’autre. L’adulte, à sa manière, raconte au bébé le bébé qu’il a lui-même été, qu’il a cru être ou redouté d’être, tandis que le bébé, à sa manière, « raconte » à l’adulte l’histoire de ses premières rencontres interactives ou interrelationnelles.

Autrement dit l’adulte essaie de faire fonctionner le bébé à l’image de ses propres représentations d’enfance, en induisant chez lui des mouvements identificatoires ou contre-identificatoires par le biais de micro-séquences interactives qui parlent de sa vision du monde (le masculin, le féminin, le maternel, le paternel...), et qui sont le support concret d’un certain nombre de « mandats transgénérationnels inconscients » (S. Lebovici) qu’il délègue à l’enfant par le biais de projections plus ou moins entravantes.

Le bébé – et il s’agit peut-être là pour lui d’une certaine aptitude au transfert (B. Cramer et F. Palacio-Espasa, S. Lebovici) – tente de faire fonctionner l’adulte selon le modèle de ses premières images interactives.

en tant que coauteur – et c’est en ce sens que je parle de la rencontre entre l’adulte et le bébé comme d’un espace de récit.

Les bébés n’ont donc pas seulement besoin qu’on leur raconte des histoires, ils ont aussi besoin d’apprendre peu à peu à raconter, et à se raconter à eux-mêmes, leur propre histoire.

Cet apprentissage interactif se fait dans la rencontre avec un (ou plusieurs) adulte(s) qui a (ont) déjà instauré sa (leur) propre narrativité. Cela renvoie à ce que J. Laplanche appelle la « situation anthropologique fondamentale », ce face-à-face réciproque mais dissymétrique entre un adulte, au psychisme et à la sexualité déjà mis en place, et un bébé en cours de différenciation. Selon J. Laplanche, ce face-à-face serait peut-être encore plus fondateur que la dynamique œdipienne elle-même...

Qu’en est-il alors de cet espace de récit ?

Je dirais qu’à chaque fois qu’un adulte s’occupe d’un bébé, s’insitue entre les deux un style interactif éminemment spécifique de cette dyade. Le style interactif de l’adulte est en effet la résultante de son histoire personnelle (ce qu’il est aujourd’hui, le bébé qu’il a lui-même été, la nature des interactions précoces qui ont été les siennes) et de la rencontre avec cet enfant particulier qui a ses propres caractéristiques interactives – en termes de « modèles internes opérants » (J. Bowlby, I. Bretherton) ou d’« accordage affectif » (D.N. Stern) – et qui occupe une place particulière dans le monde interne représentationnel de cet adulte singulier.

Dans le cadre de cette rencontre inédite, chacun va alors « raconter » quelque chose à l’autre. L’adulte, à sa manière, raconte au bébé le bébé qu’il a lui-même été, qu’il a cru être ou redouté d’être, tandis que le bébé, à sa manière, « raconte » à l’adulte l’histoire de ses premières rencontres interactives ou interrelationnelles.

Autrement dit l’adulte essaie de faire fonctionner le bébé à l’image de ses propres représentations d’enfance, en induisant chez lui des mouvements identificatoires ou contre-identificatoires par le biais de micro-séquences interactives qui parlent de sa vision du monde (le masculin, le féminin, le maternel, le paternel...), et qui sont le support concret d’un certain nombre de « mandats transgénérationnels inconscients » (S. Lebovici) qu’il délègue à l’enfant par le biais de projections plus ou moins entravantes.

Le bébé – et il s’agit peut-être là pour lui d’une certaine aptitude au transfert (B. Cramer et F. Palacio-Espasa, S. Lebovici) – tente de faire fonctionner l’adulte selon le modèle de ses premières images interactives.

en tant que coauteur – et c’est en ce sens que je parle de la rencontre entre l’adulte et le bébé comme d’un espace de récit.

Les bébés n’ont donc pas seulement besoin qu’on leur raconte des histoires, ils ont aussi besoin d’apprendre peu à peu à raconter, et à se raconter à eux-mêmes, leur propre histoire.

Cet apprentissage interactif se fait dans la rencontre avec un (ou plusieurs) adulte(s) qui a (ont) déjà instauré sa (leur) propre narrativité. Cela renvoie à ce que J. Laplanche appelle la « situation anthropologique fondamentale », ce face-à-face réciproque mais dissymétrique entre un adulte, au psychisme et à la sexualité déjà mis en place, et un bébé en cours de différenciation. Selon J. Laplanche, ce face-à-face serait peut-être encore plus fondateur que la dynamique œdipienne elle-même...

Qu’en est-il alors de cet espace de récit ?

Je dirais qu’à chaque fois qu’un adulte s’occupe d’un bébé, s’insitue entre les deux un style interactif éminemment spécifique de cette dyade. Le style interactif de l’adulte est en effet la résultante de son histoire personnelle (ce qu’il est aujourd’hui, le bébé qu’il a lui-même été, la nature des interactions précoces qui ont été les siennes) et de la rencontre avec cet enfant particulier qui a ses propres caractéristiques interactives – en termes de « modèles internes opérants » (J. Bowlby, I. Bretherton) ou d’« accordage affectif » (D.N. Stern) – et qui occupe une place particulière dans le monde interne représentationnel de cet adulte singulier.

Dans le cadre de cette rencontre inédite, chacun va alors « raconter » quelque chose à l’autre. L’adulte, à sa manière, raconte au bébé le bébé qu’il a lui-même été, qu’il a cru être ou redouté d’être, tandis que le bébé, à sa manière, « raconte » à l’adulte l’histoire de ses premières rencontres interactives ou interrelationnelles.

Autrement dit l’adulte essaie de faire fonctionner le bébé à l’image de ses propres représentations d’enfance, en induisant chez lui des mouvements identificatoires ou contre-identificatoires par le biais de micro-séquences interactives qui parlent de sa vision du monde (le masculin, le féminin, le maternel, le paternel...), et qui sont le support concret d’un certain nombre de « mandats transgénérationnels inconscients » (S. Lebovici) qu’il délègue à l’enfant par le biais de projections plus ou moins entravantes.

Le bébé – et il s’agit peut-être là pour lui d’une certaine aptitude au transfert (B. Cramer et F. Palacio-Espasa, S. Lebovici) – tente de faire fonctionner l’adulte selon le modèle de ses premières images interactives.

en tant que coauteur – et c’est en ce sens que je parle de la rencontre entre l’adulte et le bébé comme d’un espace de récit.

Les bébés n’ont donc pas seulement besoin qu’on leur raconte des histoires, ils ont aussi besoin d’apprendre peu à peu à raconter, et à se raconter à eux-mêmes, leur propre histoire.

Cet apprentissage interactif se fait dans la rencontre avec un (ou plusieurs) adulte(s) qui a (ont) déjà instauré sa (leur) propre narrativité. Cela renvoie à ce que J. Laplanche appelle la « situation anthropologique fondamentale », ce face-à-face réciproque mais dissymétrique entre un adulte, au psychisme et à la sexualité déjà mis en place, et un bébé en cours de différenciation. Selon J. Laplanche, ce face-à-face serait peut-être encore plus fondateur que la dynamique œdipienne elle-même...

Qu’en est-il alors de cet espace de récit ?

Je dirais qu’à chaque fois qu’un adulte s’occupe d’un bébé, s’insitue entre les deux un style interactif éminemment spécifique de cette dyade. Le style interactif de l’adulte est en effet la résultante de son histoire personnelle (ce qu’il est aujourd’hui, le bébé qu’il a lui-même été, la nature des interactions précoces qui ont été les siennes) et de la rencontre avec cet enfant particulier qui a ses propres caractéristiques interactives – en termes de « modèles internes opérants » (J. Bowlby, I. Bretherton) ou d’« accordage affectif » (D.N. Stern) – et qui occupe une place particulière dans le monde interne représentationnel de cet adulte singulier.

Dans le cadre de cette rencontre inédite, chacun va alors « raconter » quelque chose à l’autre. L’adulte, à sa manière, raconte au bébé le bébé qu’il a lui-même été, qu’il a cru être ou redouté d’être, tandis que le bébé, à sa manière, « raconte » à l’adulte l’histoire de ses premières rencontres interactives ou interrelationnelles.

Autrement dit l’adulte essaie de faire fonctionner le bébé à l’image de ses propres représentations d’enfance, en induisant chez lui des mouvements identificatoires ou contre-identificatoires par le biais de micro-séquences interactives qui parlent de sa vision du monde (le masculin, le féminin, le maternel, le paternel...), et qui sont le support concret d’un certain nombre de « mandats transgénérationnels inconscients » (S. Lebovici) qu’il délègue à l’enfant par le biais de projections plus ou moins entravantes.

Le bébé – et il s’agit peut-être là pour lui d’une certaine aptitude au transfert (B. Cramer et F. Palacio-Espasa, S. Lebovici) – tente de faire fonctionner l’adulte selon le modèle de ses premières images interactives.

Chacun raconte donc à l'autre quelque chose de son histoire précoce, récit bien évidemment dissymétrique, plus ou moins remanié et plus ou moins reconstruit. On peut penser que la part de remaniement est plus importante chez l'adulte, du fait qu'il est plus éloigné que le bébé de son histoire précoce, mais cela reste une question à approfondir.

En tout état de cause, on sait que l'adulte demande souvent à l'enfant : « Mais qu'est-ce que tu nous racontes là ? », témoignant ainsi de sa conscience du travail de narration effectué par le bébé, lequel, s'il avait les mots pour le dire, poserait sans doute bien volontiers la même question à l'adulte.

De ces deux histoires, doit en naître une troisième, qui prend naissance, s'origine, s'enracine dans les deux premières – celle de l'adulte ayant déjà vécu et celle du bébé qui commence à vivre – mais qui puisse fonctionner comme un espace de liberté. Cette troisième histoire se coécrit à mesure qu'elle se fait et qu'elle se dit, mais elle ne peut être structurante pour le bébé qu'à condition de faire lien avec les deux histoires qui lui préexistent tout en laissant du champ pour du nouveau, du possible, du non-déjà-advenu.

À ce prix, mais à ce prix-là seulement, le bébé pourra conquérir son « identité narrative » (P. Ricœur), laquelle, on le sent bien, ne peut être qu'une création interactive.

Narrativité, sens d'un Soi verbal et processus de liaison

Nous avons vu l'effort phénoménologique remarquable de D.N. Stern pour tenter de rendre compte de l'émergence de la narrativité chez le bébé. Par son empathie et son intuition, D.N. Stern est parvenu à nous permettre, à nous adultes parlants, de pouvoir nous représenter la vision du monde particulière qui est celle de l'infans d'avant la parole.

Dans *Les ombres errantes*, P. Quignard, qui s'intéresse tant aux racines du langage – peut-être en raison de sa double filiation particulière (une famille de musiciens et une famille de grammairiens) –, nous parle de cet avant du langage chez les humains, et des « peurs qui entouraient leur attente si vague durant le temps pas encore sémantisé de leur si longue enfance ».

De même que, du point de vue psychanalytique, la pensée et la symbolisation apparaissent comme une réponse défensive au deuil nécessaire (développemental) de l'objet primaire, de même il existe sans doute aussi une dimension défensive de la narrativité.

Chacun raconte donc à l'autre quelque chose de son histoire précoce, récit bien évidemment dissymétrique, plus ou moins remanié et plus ou moins reconstruit. On peut penser que la part de remaniement est plus importante chez l'adulte, du fait qu'il est plus éloigné que le bébé de son histoire précoce, mais cela reste une question à approfondir.

En tout état de cause, on sait que l'adulte demande souvent à l'enfant : « Mais qu'est-ce que tu nous racontes là ? », témoignant ainsi de sa conscience du travail de narration effectué par le bébé, lequel, s'il avait les mots pour le dire, poserait sans doute bien volontiers la même question à l'adulte.

De ces deux histoires, doit en naître une troisième, qui prend naissance, s'origine, s'enracine dans les deux premières – celle de l'adulte ayant déjà vécu et celle du bébé qui commence à vivre – mais qui puisse fonctionner comme un espace de liberté. Cette troisième histoire se coécrit à mesure qu'elle se fait et qu'elle se dit, mais elle ne peut être structurante pour le bébé qu'à condition de faire lien avec les deux histoires qui lui préexistent tout en laissant du champ pour du nouveau, du possible, du non-déjà-advenu.

À ce prix, mais à ce prix-là seulement, le bébé pourra conquérir son « identité narrative » (P. Ricœur), laquelle, on le sent bien, ne peut être qu'une création interactive.

Narrativité, sens d'un Soi verbal et processus de liaison

Nous avons vu l'effort phénoménologique remarquable de D.N. Stern pour tenter de rendre compte de l'émergence de la narrativité chez le bébé. Par son empathie et son intuition, D.N. Stern est parvenu à nous permettre, à nous adultes parlants, de pouvoir nous représenter la vision du monde particulière qui est celle de l'infans d'avant la parole.

Dans *Les ombres errantes*, P. Quignard, qui s'intéresse tant aux racines du langage – peut-être en raison de sa double filiation particulière (une famille de musiciens et une famille de grammairiens) –, nous parle de cet avant du langage chez les humains, et des « peurs qui entouraient leur attente si vague durant le temps pas encore sémantisé de leur si longue enfance ».

De même que, du point de vue psychanalytique, la pensée et la symbolisation apparaissent comme une réponse défensive au deuil nécessaire (développemental) de l'objet primaire, de même il existe sans doute aussi une dimension défensive de la narrativité.

Chacun raconte donc à l'autre quelque chose de son histoire précoce, récit bien évidemment dissymétrique, plus ou moins remanié et plus ou moins reconstruit. On peut penser que la part de remaniement est plus importante chez l'adulte, du fait qu'il est plus éloigné que le bébé de son histoire précoce, mais cela reste une question à approfondir.

En tout état de cause, on sait que l'adulte demande souvent à l'enfant : « Mais qu'est-ce que tu nous racontes là ? », témoignant ainsi de sa conscience du travail de narration effectué par le bébé, lequel, s'il avait les mots pour le dire, poserait sans doute bien volontiers la même question à l'adulte.

De ces deux histoires, doit en naître une troisième, qui prend naissance, s'origine, s'enracine dans les deux premières – celle de l'adulte ayant déjà vécu et celle du bébé qui commence à vivre – mais qui puisse fonctionner comme un espace de liberté. Cette troisième histoire se coécrit à mesure qu'elle se fait et qu'elle se dit, mais elle ne peut être structurante pour le bébé qu'à condition de faire lien avec les deux histoires qui lui préexistent tout en laissant du champ pour du nouveau, du possible, du non-déjà-advenu.

À ce prix, mais à ce prix-là seulement, le bébé pourra conquérir son « identité narrative » (P. Ricœur), laquelle, on le sent bien, ne peut être qu'une création interactive.

Narrativité, sens d'un Soi verbal et processus de liaison

Nous avons vu l'effort phénoménologique remarquable de D.N. Stern pour tenter de rendre compte de l'émergence de la narrativité chez le bébé. Par son empathie et son intuition, D.N. Stern est parvenu à nous permettre, à nous adultes parlants, de pouvoir nous représenter la vision du monde particulière qui est celle de l'infans d'avant la parole.

Dans *Les ombres errantes*, P. Quignard, qui s'intéresse tant aux racines du langage – peut-être en raison de sa double filiation particulière (une famille de musiciens et une famille de grammairiens) –, nous parle de cet avant du langage chez les humains, et des « peurs qui entouraient leur attente si vague durant le temps pas encore sémantisé de leur si longue enfance ».

De même que, du point de vue psychanalytique, la pensée et la symbolisation apparaissent comme une réponse défensive au deuil nécessaire (développemental) de l'objet primaire, de même il existe sans doute aussi une dimension défensive de la narrativité.

Chacun raconte donc à l'autre quelque chose de son histoire précoce, récit bien évidemment dissymétrique, plus ou moins remanié et plus ou moins reconstruit. On peut penser que la part de remaniement est plus importante chez l'adulte, du fait qu'il est plus éloigné que le bébé de son histoire précoce, mais cela reste une question à approfondir.

En tout état de cause, on sait que l'adulte demande souvent à l'enfant : « Mais qu'est-ce que tu nous racontes là ? », témoignant ainsi de sa conscience du travail de narration effectué par le bébé, lequel, s'il avait les mots pour le dire, poserait sans doute bien volontiers la même question à l'adulte.

De ces deux histoires, doit en naître une troisième, qui prend naissance, s'origine, s'enracine dans les deux premières – celle de l'adulte ayant déjà vécu et celle du bébé qui commence à vivre – mais qui puisse fonctionner comme un espace de liberté. Cette troisième histoire se coécrit à mesure qu'elle se fait et qu'elle se dit, mais elle ne peut être structurante pour le bébé qu'à condition de faire lien avec les deux histoires qui lui préexistent tout en laissant du champ pour du nouveau, du possible, du non-déjà-advenu.

À ce prix, mais à ce prix-là seulement, le bébé pourra conquérir son « identité narrative » (P. Ricœur), laquelle, on le sent bien, ne peut être qu'une création interactive.

Narrativité, sens d'un Soi verbal et processus de liaison

Nous avons vu l'effort phénoménologique remarquable de D.N. Stern pour tenter de rendre compte de l'émergence de la narrativité chez le bébé. Par son empathie et son intuition, D.N. Stern est parvenu à nous permettre, à nous adultes parlants, de pouvoir nous représenter la vision du monde particulière qui est celle de l'infans d'avant la parole.

Dans *Les ombres errantes*, P. Quignard, qui s'intéresse tant aux racines du langage – peut-être en raison de sa double filiation particulière (une famille de musiciens et une famille de grammairiens) –, nous parle de cet avant du langage chez les humains, et des « peurs qui entouraient leur attente si vague durant le temps pas encore sémantisé de leur si longue enfance ».

De même que, du point de vue psychanalytique, la pensée et la symbolisation apparaissent comme une réponse défensive au deuil nécessaire (développemental) de l'objet primaire, de même il existe sans doute aussi une dimension défensive de la narrativité.

La narrativité est en effet à mettre au rang des processus de liaison dont on sait bien la fonction antitraumatique. Ne pas pouvoir raconter ou se raconter à soi-même est un traumatisme en soi. Ceux qui s'occupent des effets du traumatisme savent bien l'importance des témoignages pour atténuer l'impact des douleurs et des souffrances. Vivre une catastrophe sans témoin qui puisse en prendre acte, sans témoin à qui pouvoir le dire et qui puisse le redire, redouble le traumatisme. C'est bien de cela qu'ont souffert aussi les survivants de la Shoah.

L'édification de la narrativité de l'enfant, qui débute dans l'analogique (pré ou infra-verbal) mais doit se poursuivre dans le digital (verbal), peut ainsi être décrite en termes d'intériorisation progressive de la fonction de témoignage et de narration de l'autre ; cela ne fait que confirmer l'importance des identifications projectives réciproques et si fondamentales à cette époque de la vie. Identification à la fonction de narrateur de l'autre, mais aussi, et peut-être surtout, au plaisir de l'autre dans sa fonction de narrateur.

Si la narrativité s'avère donc en partie défensive, la défense n'exclut pas pour autant la créativité. La pensée est réparatrice (réparation symbolique de l'absence de l'objet), mais elle est également inventive. La narrativité est antitraumatique grâce à la création de liens, mais ces liens ont, par eux-mêmes, une fonction de représentation qui ouvre le processus sur le surgissement du nouveau et de l'inédit.

Telle est, me semble-t-il, la fonction centrale de la narrativité, en tant que processus de liaison – à la fois défensif et créatif – qui débute avant le langage (narrativité analogique se jouant au travers des accordages affectifs) et qui aboutira à la naissance du sens d'un Soi verbal (narrativité digitale permettant alors de dire et de se dire), après l'instauration du sens d'un Soi émergent, d'un Soi-noyau et d'un Soi subjectif (D.N. Stern).

De la période prénarrative à la narrativité verbale, en passant par la narrativité analogique, *it's a long way to go* ! Un long chemin tout au long duquel le bébé a fondamentalement besoin de l'adulte narrateur, dont le plaisir métaphorisant a fonction de processus de liaison et que le bébé va devoir progressivement reprendre à son propre compte (intériorisation).

Comme on le voit, la narrativité, essentiellement interactive, est donc tout sauf une compétence cognitive seulement modularisée...

La narrativité est en effet à mettre au rang des processus de liaison dont on sait bien la fonction antitraumatique. Ne pas pouvoir raconter ou se raconter à soi-même est un traumatisme en soi. Ceux qui s'occupent des effets du traumatisme savent bien l'importance des témoignages pour atténuer l'impact des douleurs et des souffrances. Vivre une catastrophe sans témoin qui puisse en prendre acte, sans témoin à qui pouvoir le dire et qui puisse le redire, redouble le traumatisme. C'est bien de cela qu'ont souffert aussi les survivants de la Shoah.

L'édification de la narrativité de l'enfant, qui débute dans l'analogique (pré ou infra-verbal) mais doit se poursuivre dans le digital (verbal), peut ainsi être décrite en termes d'intériorisation progressive de la fonction de témoignage et de narration de l'autre ; cela ne fait que confirmer l'importance des identifications projectives réciproques et si fondamentales à cette époque de la vie. Identification à la fonction de narrateur de l'autre, mais aussi, et peut-être surtout, au plaisir de l'autre dans sa fonction de narrateur.

Si la narrativité s'avère donc en partie défensive, la défense n'exclut pas pour autant la créativité. La pensée est réparatrice (réparation symbolique de l'absence de l'objet), mais elle est également inventive. La narrativité est antitraumatique grâce à la création de liens, mais ces liens ont, par eux-mêmes, une fonction de représentation qui ouvre le processus sur le surgissement du nouveau et de l'inédit.

Telle est, me semble-t-il, la fonction centrale de la narrativité, en tant que processus de liaison – à la fois défensif et créatif – qui débute avant le langage (narrativité analogique se jouant au travers des accordages affectifs) et qui aboutira à la naissance du sens d'un Soi verbal (narrativité digitale permettant alors de dire et de se dire), après l'instauration du sens d'un Soi émergent, d'un Soi-noyau et d'un Soi subjectif (D.N. Stern).

De la période prénarrative à la narrativité verbale, en passant par la narrativité analogique, *it's a long way to go* ! Un long chemin tout au long duquel le bébé a fondamentalement besoin de l'adulte narrateur, dont le plaisir métaphorisant a fonction de processus de liaison et que le bébé va devoir progressivement reprendre à son propre compte (intériorisation).

Comme on le voit, la narrativité, essentiellement interactive, est donc tout sauf une compétence cognitive seulement modularisée...

La narrativité est en effet à mettre au rang des processus de liaison dont on sait bien la fonction antitraumatique. Ne pas pouvoir raconter ou se raconter à soi-même est un traumatisme en soi. Ceux qui s'occupent des effets du traumatisme savent bien l'importance des témoignages pour atténuer l'impact des douleurs et des souffrances. Vivre une catastrophe sans témoin qui puisse en prendre acte, sans témoin à qui pouvoir le dire et qui puisse le redire, redouble le traumatisme. C'est bien de cela qu'ont souffert aussi les survivants de la Shoah.

L'édification de la narrativité de l'enfant, qui débute dans l'analogique (pré ou infra-verbal) mais doit se poursuivre dans le digital (verbal), peut ainsi être décrite en termes d'intériorisation progressive de la fonction de témoignage et de narration de l'autre ; cela ne fait que confirmer l'importance des identifications projectives réciproques et si fondamentales à cette époque de la vie. Identification à la fonction de narrateur de l'autre, mais aussi, et peut-être surtout, au plaisir de l'autre dans sa fonction de narrateur.

Si la narrativité s'avère donc en partie défensive, la défense n'exclut pas pour autant la créativité. La pensée est réparatrice (réparation symbolique de l'absence de l'objet), mais elle est également inventive. La narrativité est antitraumatique grâce à la création de liens, mais ces liens ont, par eux-mêmes, une fonction de représentation qui ouvre le processus sur le surgissement du nouveau et de l'inédit.

Telle est, me semble-t-il, la fonction centrale de la narrativité, en tant que processus de liaison – à la fois défensif et créatif – qui débute avant le langage (narrativité analogique se jouant au travers des accordages affectifs) et qui aboutira à la naissance du sens d'un Soi verbal (narrativité digitale permettant alors de dire et de se dire), après l'instauration du sens d'un Soi émergent, d'un Soi-noyau et d'un Soi subjectif (D.N. Stern).

De la période prénarrative à la narrativité verbale, en passant par la narrativité analogique, *it's a long way to go* ! Un long chemin tout au long duquel le bébé a fondamentalement besoin de l'adulte narrateur, dont le plaisir métaphorisant a fonction de processus de liaison et que le bébé va devoir progressivement reprendre à son propre compte (intériorisation).

Comme on le voit, la narrativité, essentiellement interactive, est donc tout sauf une compétence cognitive seulement modularisée...

La narrativité est en effet à mettre au rang des processus de liaison dont on sait bien la fonction antitraumatique. Ne pas pouvoir raconter ou se raconter à soi-même est un traumatisme en soi. Ceux qui s'occupent des effets du traumatisme savent bien l'importance des témoignages pour atténuer l'impact des douleurs et des souffrances. Vivre une catastrophe sans témoin qui puisse en prendre acte, sans témoin à qui pouvoir le dire et qui puisse le redire, redouble le traumatisme. C'est bien de cela qu'ont souffert aussi les survivants de la Shoah.

L'édification de la narrativité de l'enfant, qui débute dans l'analogique (pré ou infra-verbal) mais doit se poursuivre dans le digital (verbal), peut ainsi être décrite en termes d'intériorisation progressive de la fonction de témoignage et de narration de l'autre ; cela ne fait que confirmer l'importance des identifications projectives réciproques et si fondamentales à cette époque de la vie. Identification à la fonction de narrateur de l'autre, mais aussi, et peut-être surtout, au plaisir de l'autre dans sa fonction de narrateur.

Si la narrativité s'avère donc en partie défensive, la défense n'exclut pas pour autant la créativité. La pensée est réparatrice (réparation symbolique de l'absence de l'objet), mais elle est également inventive. La narrativité est antitraumatique grâce à la création de liens, mais ces liens ont, par eux-mêmes, une fonction de représentation qui ouvre le processus sur le surgissement du nouveau et de l'inédit.

Telle est, me semble-t-il, la fonction centrale de la narrativité, en tant que processus de liaison – à la fois défensif et créatif – qui débute avant le langage (narrativité analogique se jouant au travers des accordages affectifs) et qui aboutira à la naissance du sens d'un Soi verbal (narrativité digitale permettant alors de dire et de se dire), après l'instauration du sens d'un Soi émergent, d'un Soi-noyau et d'un Soi subjectif (D.N. Stern).

De la période prénarrative à la narrativité verbale, en passant par la narrativité analogique, *it's a long way to go* ! Un long chemin tout au long duquel le bébé a fondamentalement besoin de l'adulte narrateur, dont le plaisir métaphorisant a fonction de processus de liaison et que le bébé va devoir progressivement reprendre à son propre compte (intériorisation).

Comme on le voit, la narrativité, essentiellement interactive, est donc tout sauf une compétence cognitive seulement modularisée...

Narrativité, attachement et psychanalyse

Finalement, et compte tenu de tout ce qui vient d'être brièvement rappelé, la narrativité apparaît aujourd'hui comme un maillon important de la construction du self.

Les études actuelles sur la narrativité sont principalement conduites dans la perspective de la théorie de l'attachement (J. Bowlby) en raison du dogme central selon lequel la structure de la narrativité (cohérence, fluidité, continuité du discours) se verrait étroitement corrélée à la qualité des schémas d'attachement précoces (M. Main).

Or, on ne le sait que trop, la théorie de l'attachement a été considérée comme profondément hérétique envers le corpus métapsychologique, au fil d'un débat qui se poursuit encore et qui a reconnu trois thématiques successives principales : l'attachement a d'abord été considéré comme évacuant purement et simplement la question de la représentation mentale, puis comme se centrant trop exclusivement sur la question de la présence de l'objet alors que la psychanalyse centre au contraire son regard sur la question de l'absence de l'objet, et enfin, aujourd'hui, comme mettant à mal la question de la sexualité infantile qui se trouve, bien évidemment, au cœur de la réflexion psychanalytique.

L'idée que je soutiens est que la narrativité nous offre désormais la possibilité de con-jindre dans un même regard la théorie de l'attachement et la théorie psychanalytique, et cela pour deux raisons au moins.

D'une part, l'attachement est par lui-même un bon candidat à jouer un rôle de pont entre la théorie des pulsions et la théorie des relations d'objet (B. Golse), ce qui confère – par transition – à la narrativité une position charnière entre ces deux modélisations théoriques, et donc entre l'attachement et la psychanalyse.

D'autre part, la narrativité, en tant qu'activité psychique fondée sur le jeu des processus de liaison, peut se penser aussi bien en termes métapsychologiques qu'en termes « attachementistes », comme le montreront probablement de manière efficace les futures recherches sur l'évaluation des processus de changement dans le cadre des cures psychothérapeutiques ou psychanalytiques, quand ces recherches seront en mesure de prendre la narrativité comme nouveau paradigme expérimental.

Telles sont donc les raisons qui peuvent nous faire espérer, *via* la problématique de la narrativité, un rapprochement progressif – et éminemment souhaitable – de ces deux modélisations théoriques dont le clivage injustifié nous a déjà fait perdre un temps considérable.

Narrativité, attachement et psychanalyse

Finalement, et compte tenu de tout ce qui vient d'être brièvement rappelé, la narrativité apparaît aujourd'hui comme un maillon important de la construction du self.

Les études actuelles sur la narrativité sont principalement conduites dans la perspective de la théorie de l'attachement (J. Bowlby) en raison du dogme central selon lequel la structure de la narrativité (cohérence, fluidité, continuité du discours) se verrait étroitement corrélée à la qualité des schémas d'attachement précoces (M. Main).

Or, on ne le sait que trop, la théorie de l'attachement a été considérée comme profondément hérétique envers le corpus métapsychologique, au fil d'un débat qui se poursuit encore et qui a reconnu trois thématiques successives principales : l'attachement a d'abord été considéré comme évacuant purement et simplement la question de la représentation mentale, puis comme se centrant trop exclusivement sur la question de la présence de l'objet alors que la psychanalyse centre au contraire son regard sur la question de l'absence de l'objet, et enfin, aujourd'hui, comme mettant à mal la question de la sexualité infantile qui se trouve, bien évidemment, au cœur de la réflexion psychanalytique.

L'idée que je soutiens est que la narrativité nous offre désormais la possibilité de con-jindre dans un même regard la théorie de l'attachement et la théorie psychanalytique, et cela pour deux raisons au moins.

D'une part, l'attachement est par lui-même un bon candidat à jouer un rôle de pont entre la théorie des pulsions et la théorie des relations d'objet (B. Golse), ce qui confère – par transition – à la narrativité une position charnière entre ces deux modélisations théoriques, et donc entre l'attachement et la psychanalyse.

D'autre part, la narrativité, en tant qu'activité psychique fondée sur le jeu des processus de liaison, peut se penser aussi bien en termes métapsychologiques qu'en termes « attachementistes », comme le montreront probablement de manière efficace les futures recherches sur l'évaluation des processus de changement dans le cadre des cures psychothérapeutiques ou psychanalytiques, quand ces recherches seront en mesure de prendre la narrativité comme nouveau paradigme expérimental.

Telles sont donc les raisons qui peuvent nous faire espérer, *via* la problématique de la narrativité, un rapprochement progressif – et éminemment souhaitable – de ces deux modélisations théoriques dont le clivage injustifié nous a déjà fait perdre un temps considérable.

Narrativité, attachement et psychanalyse

Finalement, et compte tenu de tout ce qui vient d'être brièvement rappelé, la narrativité apparaît aujourd'hui comme un maillon important de la construction du self.

Les études actuelles sur la narrativité sont principalement conduites dans la perspective de la théorie de l'attachement (J. Bowlby) en raison du dogme central selon lequel la structure de la narrativité (cohérence, fluidité, continuité du discours) se verrait étroitement corrélée à la qualité des schémas d'attachement précoces (M. Main).

Or, on ne le sait que trop, la théorie de l'attachement a été considérée comme profondément hérétique envers le corpus métapsychologique, au fil d'un débat qui se poursuit encore et qui a reconnu trois thématiques successives principales : l'attachement a d'abord été considéré comme évacuant purement et simplement la question de la représentation mentale, puis comme se centrant trop exclusivement sur la question de la présence de l'objet alors que la psychanalyse centre au contraire son regard sur la question de l'absence de l'objet, et enfin, aujourd'hui, comme mettant à mal la question de la sexualité infantile qui se trouve, bien évidemment, au cœur de la réflexion psychanalytique.

L'idée que je soutiens est que la narrativité nous offre désormais la possibilité de con-jindre dans un même regard la théorie de l'attachement et la théorie psychanalytique, et cela pour deux raisons au moins.

D'une part, l'attachement est par lui-même un bon candidat à jouer un rôle de pont entre la théorie des pulsions et la théorie des relations d'objet (B. Golse), ce qui confère – par transition – à la narrativité une position charnière entre ces deux modélisations théoriques, et donc entre l'attachement et la psychanalyse.

D'autre part, la narrativité, en tant qu'activité psychique fondée sur le jeu des processus de liaison, peut se penser aussi bien en termes métapsychologiques qu'en termes « attachementistes », comme le montreront probablement de manière efficace les futures recherches sur l'évaluation des processus de changement dans le cadre des cures psychothérapeutiques ou psychanalytiques, quand ces recherches seront en mesure de prendre la narrativité comme nouveau paradigme expérimental.

Telles sont donc les raisons qui peuvent nous faire espérer, *via* la problématique de la narrativité, un rapprochement progressif – et éminemment souhaitable – de ces deux modélisations théoriques dont le clivage injustifié nous a déjà fait perdre un temps considérable.

Narrativité, attachement et psychanalyse

Finalement, et compte tenu de tout ce qui vient d'être brièvement rappelé, la narrativité apparaît aujourd'hui comme un maillon important de la construction du self.

Les études actuelles sur la narrativité sont principalement conduites dans la perspective de la théorie de l'attachement (J. Bowlby) en raison du dogme central selon lequel la structure de la narrativité (cohérence, fluidité, continuité du discours) se verrait étroitement corrélée à la qualité des schémas d'attachement précoces (M. Main).

Or, on ne le sait que trop, la théorie de l'attachement a été considérée comme profondément hérétique envers le corpus métapsychologique, au fil d'un débat qui se poursuit encore et qui a reconnu trois thématiques successives principales : l'attachement a d'abord été considéré comme évacuant purement et simplement la question de la représentation mentale, puis comme se centrant trop exclusivement sur la question de la présence de l'objet alors que la psychanalyse centre au contraire son regard sur la question de l'absence de l'objet, et enfin, aujourd'hui, comme mettant à mal la question de la sexualité infantile qui se trouve, bien évidemment, au cœur de la réflexion psychanalytique.

L'idée que je soutiens est que la narrativité nous offre désormais la possibilité de con-jindre dans un même regard la théorie de l'attachement et la théorie psychanalytique, et cela pour deux raisons au moins.

D'une part, l'attachement est par lui-même un bon candidat à jouer un rôle de pont entre la théorie des pulsions et la théorie des relations d'objet (B. Golse), ce qui confère – par transition – à la narrativité une position charnière entre ces deux modélisations théoriques, et donc entre l'attachement et la psychanalyse.

D'autre part, la narrativité, en tant qu'activité psychique fondée sur le jeu des processus de liaison, peut se penser aussi bien en termes métapsychologiques qu'en termes « attachementistes », comme le montreront probablement de manière efficace les futures recherches sur l'évaluation des processus de changement dans le cadre des cures psychothérapeutiques ou psychanalytiques, quand ces recherches seront en mesure de prendre la narrativité comme nouveau paradigme expérimental.

Telles sont donc les raisons qui peuvent nous faire espérer, *via* la problématique de la narrativité, un rapprochement progressif – et éminemment souhaitable – de ces deux modélisations théoriques dont le clivage injustifié nous a déjà fait perdre un temps considérable.

GENÈSE ET CADRE

GENÈSE ET CADRE

GENÈSE ET CADRE

GENÈSE ET CADRE

